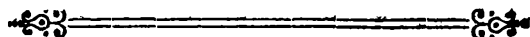




JOURNAL
HELVETIQUE,
DEDIE AU ROI.
DECEMBRE 1744.



REFLEXIONS

*Sur ce qui fait la Perfection de l'Homme, ou
les Sources de la Morale.*

1. **L**A Perfection de l'Homme & son Bonheur sont inséparables. Il est impossible de trouver le Bonheur sans la Perfection. Il est impossible d'arriver à la Perfection sans trouver le Bonheur. C'est là une Vérité de la dernière importance, & que je voudrois, s'il étoit possible, inculquer à tous les Hommes. C'est une Doctrine digne de toute leur atention, & qui mérite qu'ils fassent tous leurs efforts pour s'en bien convaincre. Je suis persuadé que ce seroit une

voje abrégée & très efficace pour les porter à une solide Vertu. En particulier, ce seroit un moïen excellent pour guérir les Hommes du Vice honteux de l'Hypocrisie. Tous les Hommes soupirent après le Bonheur. Il ne leur est pas plus possible de se défaire de ce desir, que de renoncer à leur propre Nature. D'où vient donc qu'il y en a si peu, qui parviennent au Bonheur ? C'est qu'ils s'égarent dans la recherche qu'ils en font. Ils s'en forment de fausses idées ; & semblables au Chien de la Fable, ils prennent l'ombre pour la réalité. Un Hypocrite se croit heureux, lors qu'il peut dérober aux Hommes la connoissance de sa turpitude, & avancer ses affaires, sans rien perdre de sa réputation. Mais s'il peut tromper les Hommes, il ne peut pas tromper sa propre Nature. Vous êtes malade : Vous cachez votre Maladie : Vous affectez de paroître plein de santé aux yeux des Hommes ! Mais vous avez beau faire. Votre Maladie n'en est pas moins réelle ; & si vous ne prenez tout le soin nécessaire pour vous guérir, pendant que vous en avez le tems, elle deviendra incurable, & vous périrez. Que les Hypocrites s'appliquent cet emblème, & qu'ils prennent le parti de quitter, de bone heure, le Masque dont-ils se couvrent,

De trahere & pellem, nitidus quâ quisque per ora *
Cederet, introrsum turpis.

Et de faire tous leurs efforts pour devenir réellement tels, qu'ils veulent qu'on les croie. Cela soit dit en passant. L'avis n'étoit point hors de propos, puis qu'il n'y a point de Pécheur, qui n'ait quelque dose d'Hypocrisie.

2 Mais venons au fait. La Perfection de l'Homme est inséparable de son Bonheur. Il importe donc infiniment de savoir, ce que c'est que cette Perfection, & en quoi elle consiste. En général, la Perfection d'une Créature consiste 1°. *A avoir toutes les facultez* convenables à l'usage pour lequel elle a été faite : 2°. *A les avoir toutes en bon état* : Et enfin 3°. *A en faire l'usage* auquel elles sont destinées : Et c'est dans cet usage que se trouve le Bonheur dont elle est susceptible. Voïez, par exemple, un Cheval. Il a été fait pour le service de l'Homme. Voilà son *usage*. Sa Perfection consiste à être fort & vigoureux ; à être bien dressé ; à être souple ; à savoir obéir à la voix de son Maître, au fouët, ou à la bride ; enfin à servir l'Homme sans résistance dans toutes les choses, auxquelles il trouve à propos de l'emploier. Au con-

I i 3 traire,

* HORAT. Lib. 2. SATIR. 2. Vers 64. 65.

494 JOURNAL HELVETIQUE

traire, un Cheval est jugé imparfait & de vil prix, lors qu'il est foible, qu'il est lourd, ou ombrageux, ou rétif, ou qu'il a quelque autre défaut, qui le rend mal propre pour le service de son Maître. Apliquons cette image à l'Home.

3. Il a été formé pour le Service de Dieu son Créateur & son Souverain Maître. Il est composé de *deux* parties, d'un *Corps mortel*, & d'une *Ame immortelle*. Sa Perfection consiste donc à avoir *toutes les facultés de son Corps & de son Ame*, à les avoir *toutes en bon état*, & à les *employer à l'usage*, que Dieu veut qu'il en fasse : Et quand il le fait, il est assuré du Bonheur.

4. Començons par le *Corps*. Sa perfection consiste : 1°. A être bien formé, d'une taille naturelle, d'avoir toutes les parties que la Nature lui a assignées : 2°. A les avoir toutes en bon état, & par conséquent à être sain & vigoureux. Mais cela seul suffira-t-il pour son Bonheur ? Nullement. Supposons un Home, qui, avec toutes ces qualitez, demeure dans une honteuse inaction. Dira-t-on qu'il est *parfait* ? Dira-t-on qu'il est *heureux* ? Ni l'un ni l'autre. Il faut donc qu'il ait soin de conserver ses facultez, de les tenir en bon état, & 3°. *d'en faire usage*, en les appliquant aux objets qui leur conviennent. Et c'est
dans

dans cet *usage* qu'il trouve son Bonheur *corporel*. Un Home, par exemple, qui a de bons yeux, voit avec plaisir une belle Peinture, un beau Portrait, un beau Paisage &c. Aiant les oreilles bones; il se fait un plaisir d'entendre un beau Concert, une excellente Musique. Aiant de bons piez; il se fait un plaisir de marcher & de se transporter par tout où les affaires l'appellent. Et ainsi du reste. Il est donc vrai qu'un *usage convenable* de ses *facultez corporelles* fait son Bonheur *corporel*.

5. On voit déjà par cette considération, combien sont coupables & contre Dieu & contr'eux mêmes, ceux qui ruinent leur constitution par leurs débauches. Au lieu de conserver & de perfectionner leurs facultez corporelles, ils les détruisent par le mauvais usage qu'ils en font, & travaillent eux-mêmes à se rendre malheureux. On peut leur associer ceux qui par une Vie molle & éfeminée, énervent eux-mêmes leur Corps, & se rendent incapables de supporter la moindre fatigue & la moindre incomodité. Ces gens là, à force de vouloir travailler à la conservation & à la perfection de leur Corps, le rendent réellement très imparfait. Je ne m'étens pas d'avantage sur ce sujet. Je passe à ce que j'ai à dire de l'*Ame*.

6. Je remarque d'abord , que l'Homme ayant reçu de son Créateur un Corps & une Ame , il doit prendre *pour le moins autant de soin de son Ame que de son Corps*. Car quelle raison auroit il , pour négliger son Ame , & pour donner toute son attention à son Corps ? Cette Règle ainsi posée , on découvre , je pense , la grande source , le grand principe de la corruption qui règne parmi les Hommes. Car , sans vouloir faire ici le Prédicateur , je puis bien dire hardiment , & tout Homme sensé en conviendra avec moi , que cette Corruption n'a d'autre principe , que l'attachement excessif que les Hommes ont pour tout ce qui flatte leurs sens ; desorte qu'uniquement occupez du soin de leur Corps , ils n'en prennent point pour leur Ame. Ils n'y pensent pas même. Eclaircissons ceci par quelques exemples.

Un jeune Enfant se fait un sensible plaisir de croître en stature. On ne peut le flater plus agréablement qu'en lui faisant remarquer , que d'une Année à l'autre il a crû d'un pouce , de deux , ou d'avantage. Il est au comble de la joie lors qu'il est parvenu à une taille , qui le met de pair avec d'autres personnes qu'il souhaitoit d'égaliser ; mortifié au contraire au dernier point , s'il demeure petit. Quelle satisfaction pour un jeune Homme de s'entendre dire, *Qu'il est déjà*

déjà grand come Père & Mère ! Mais pendant qu'il s'aplaudit des progrès & du bon état de son Corps, il ne pense pas que son Ame est peut-être fort petite & en très mauvais état. Il ne s'en met point en peine. Il s'imagine que son Ame doit croître en perfection & en force, sans qu'il se donne beaucoup de soin pour cela. Il sait parler ; il sait jaser ; il sait juger des choses à tort & à travers. En faut-il davantage ? Il ne fait pas reflexion, que si son Corps est parvenu à ce degré de Perfection où il est, il en est redevable aux soins que ses Parens ou ses Nourriciers lui ont donné dès sa naissance, & à ceux qu'il s'est donné lui-même dès qu'il en a été capable ; au lieu que s'il eut été négligé dès sa naissance, il seroit infailliblement péri. Il doit donc reconnoître qu'ayant une Ame, aussi bien qu'un Corps, il a dû en prendre soin, & que, faute de soin, son Ame ne peut manquer d'être dans un état pitoïable, & même de périr à la manière.

Autre exemple. Une jeune Personne se trouve belle. Son Miroir le lui dit souvent. Ses Adorateurs, disons mieux, ses lâches Flateurs, le lui disent aussi. Elle s'applique à relever l'éclat de sa Beauté par mille petits Colifichets, & par des Habits à la dernière mode, les plus superbes que
ses

ses Rentes lui permettent de porter. Elle se mire dans ses beaux Atours. Elle se contemple avec complaisance dans tous les Miroirs, qui se présentent à elle. On voit à son air & à ses manières, qu'elle est fort contente de sa chère personne. Mais a-t-elle lieu d'être également contente de l'état de son Ame? Eh! c'est la dernière chose à quoi elle pense. Elle ignore, & veut ignorer, qu'il est très possible que son Ame soit laide & hideuse aux yeux de Dieu. Elle devoit donc considérer, que, come la *Beauté de son Corps* résulte de la *juste proportion* de toutes ses parties, de la *régularité* de ses traits, & du juste mélange des couleurs qui ornent son Visage; la *Beauté de son Ame* résulte aussi de la constante * *harmonie* de ses facultez, de la *régularité* de ses pensées, & de leur convenance avec ses paroles & sa conduite.

On peut appliquer la même réflexion aux *Avarés*, qui suënt sang & eau pour entasser des Trésors inutiles; aux *Ambitieux*, qui soupirent après les Grandeurs de cette Vie; aux *Voluptueux*, qui ne vivent que pour se plonger dans les sales Voluptez de la Chair, ou du moins pour faire de leur Vie un Cercle perpétuel de plaisirs, de jeux, de divertissemens & d'amusemens frivoles.

7. Si

* Sur cette harmonie, Voyez ci-dessous Paragr. 29.

7. Si Cicéron revenoit au Monde, il feroit à tous ces gens là le même reproche qu'il faisoit aux Voluptueux en particulier. *Il y a, dit il, * des gens qui prétendent sérieusement & qui soutiennent même à cor & à cri, que la Volonté est le Souverain Bien; ce qui me paroît être un Discours de BÊTES, & non pas d'Hommes. Car quoi? Dieu ou la Nature, la Mère, pour ainsi dire, de tout, vous a donné un Esprit, qui est la chose du monde la plus excellente & la plus divine, & vous voudriez vous abaisser & vous dégrader à un tel point, que vous ne mettriez aucune différence entre Vous & une Bête? Voilà le langage que tient la droite Raïson, toute seule, & sans le secours de la Révélation, à tous ceux qui la veulent éconter.*

8. En éfet la chose parle d'elle même. C'est nôtre Ame qui fait la dignité de nôtre Nature. C'est elle qui nous distingue des Bêtes. Si nous n'avions que le Corps avec une Ame semblable à la leur nous ne différerions en rien des Animaux brutes. Car par le Corps nous leurs ressemblons, come
nous

* Paradox I. „ Illud arctè tenent, accuratèque defen-
„ dunt voluptatem esse summum Bonum: quæ quidem
„ mihi vox pecudum videtur esse, non hominum. Tu,
„ cum Tibi, sive Deus, sive Mater, ut ita dicam, re-
„ rum omnium Natura, dederit Animum, quo nihil est
„ præstantius, neque divinius: sic te ipse abjicies, atque
„ prosterne: ut nihil inter Te & quadrupedem aliquem
„ putes interesse?

nous ressemblons aux Anges par l'Esprit. Toutes les fonctions corporelles que nous pouvons faire, les Bêtes les font aussi bien que nous, & peut être mieux. Il n'y a de différence entre nous & elles à cet égard, qu'en ce que celles de ces fonctions, qui dépendent de notre volonté, sont assujetties à de certaines Loix, au lieu que les Bêtes ne connoissent point de Loix, mais suivent tout uniment & machinalement l'instinct de leur nature. Mais ces Loix mêmes sont relatives à notre Ame, qui a été faite pour régler les mouvemens du Corps, & pour les rapporter à leur usage légitime.

Il est donc démontré, que nous devons prendre *pour le moins autant de soin de notre Ame que de notre Corps*, que tout Homme par conséquent, qui ne le fait pas se dégrade lui même; que tout Homme qui ne prend soin que de son Corps, vit en Bête.

9. Je vais plus loin encore, & je dis, Que nous devons prendre *plus de soin de notre Ame que de notre Corps*. Il y en a deux raisons très fortes. La première c'est que notre Corps est *mortel*, * notre Ame au
con-

* Je fais ici abstraction de la Doctrine de la Résurrection, parce qu'on ne la connoit que par l'Ecriture Sainte, & que je raisonne ici uniquement sur les principes de la droite Raison.

contraire est *immortelle*. Nôtre Corps n'est qu'une masse de Matière, très-artiflement construite, il est vrai; mais enfin *Matière* pourtant, & sujette au déperissement & à la destruction. L'Ame au contraire est un *Esprit* doué d'Intelligence, de Raison & de Liberté. Autant donc que l'*Esprit* est plus excellent que la *Matière*, & que ce qui est *immortel* l'emporte sur ce qui est *mortel*, autant à proportion devons nous donner plus de soin à nôtre Ame qu'à nôtre Corps. Quiconque ne sent pas cela, est une Bête sous la figure d'Homme.

10 Une seconde raison est tirée de la considération du Bonheur même de l'Homme, & cela par deux endroits. Déjà il est clair qu'un Corps mortel ne peut pas procurer à l'Homme un *Bonheur perpétuel*. Cependant c'est un *Bonheur perpétuel* que nous cherchons. Car un Bonheur qui doit finir au bout de quelque tems, quelque long qu'on le suppose, ne mérite pas ce nom. Il y a plus. Ce Bonheur, après lequel nous soupirons tous, ne dépend nullement du bon état & de la perfection du Corps, mais uniquement *du bon état & de la perfection de l'Ame*. L'Ame étant la principale & la plus excellente partie de l'Homme, celle qui fait proprement l'Homme, & sans laquelle il ne seroit en rien différent de la Bête; il est

est naturel d'en conclure, que le Bonheur de l'Homme doit être relatif à l'état de son Ame, & que le Bonheur destiné à un *Esprit immortel & intelligent*, doit être *spirituel & éternel*.

II. Ce que je viens de dire est confirmé par l'expérience. Supposez un Homme qui possède tout ce qu'on peut souhaiter par rapport à son Corps; qui soit beau, bien-fait, fort & vigoureux; qui soit élevé au faite des Grandeurs; qui ait des Trésors immenses à sa disposition, qui nage dans les Plaisirs; est-il heureux? Je soutiens que non, au cas que son Ame soit en proie aux Vices & aux Passions derèglées. Si, par exemple, il est rongé par l'envie, s'il a quelque chagrin qui le dévore: S'il est troublé par quelque crainte, inquieté par quelque desir de vengeance, emporté par un violent desir de quelque chose qu'il ne peut pas obtenir, agité, en un mot, par quelque passion impétueuse, qui ne lui laisse aucun repos, enfin bourrelé dans sa Conscience par le souvenir de ses Crimes; loin d'être heureux il est certainement très-malheureux.

Tournons la Médaille, & voyons ce qui se trouve de l'autre côté. Supposons un Homme de bien, pauvre, vivant dans l'obscurité, malade, ou dans les chaînes. Est-il mal-

malheureux ? Nullement. Ou s'il l'est, il ne l'est que pour quelque tems , & il sent peu sa misère. Sa Conscience, qui lui rend un bon témoignage, est un Baume, qui guérit toutes les plaies, & qui adoucit toutes ses douleurs. Ses Vertus donnent à son Ame une force admirable, qui le rend insensible à ses Maux : Et le sentiment présent de la Grace de Dieu, joint à la glorieuse espérance d'une Immortalité bienheureuse remplit son Ame d'une joie, pure & solide, que rien ne peut lui ravir. C'est ce qu'on a vû dans les Martirs, qui alloient à la mort avec joie, & qui montoient sur les Echafauts & sur les Bûchers, en chantant les Louanges de Dieu. *Néron* étoit sur le Trône du plus vaste Empire qu'on eut jamais vû. *S. Paul* étoit dans les Prisons. Lequel des deux étoit le plus heureux ? *Néron* couvert de Crimes & d'infamie, devenu l'objet de l'horreur publique, est obligé de se tuer lui-même. Il n'étoit pas digne d'avoir un plus honnête Bourreau. *S. Paul* & *Silas* son Collègue sont en Prison ; * enfermez dans un Cachot, & les fers aux piez. Leur Cœur est inondé d'une joie céleste. Il faut qu'ils s'exhalent en chantant. Ils chantent des Himnes au milieu de la nuit, & les chantent si haut, que

que les autres Prisonniers les entendent. Qui est l'Homme sensé, qui n'aimât mieux être à leur place, qu'à celle du plus grand Monarque de l'Univers?

12. Et il ne faut pas s'imaginer, que cette idée vienne uniquement de la Religion Chrétienne. La Droite Raison enseigne la même chose; & les Sages Païens en ont eu quelque connoissance; *Epicure*, qu'on regarde come le Docteur de la Volupté, disoit, au raport de * *Sénèque*, *Que le Sage, quand il bruleroit dans le Taureau de Phalaris, s'écrieroit. Cela est doux, & ne porte point son atteinte jusqu'à moi.* Dans la même Lettre, qui mérite assurément d'être lue, *Sénèque* s'étend fort au long à prouver, que la Vertu est toujours la même, & qu'elle fait le souverain Bien de l'Homme, soit dans l'Adversité, soit dans la Prospérité. *Ce Bien*, dit-il, ** *est toujours le même, soit au milieu des plaisirs, soit au milieu des disgraces & des revers.* *Cicéron* † parlant de

* Epist. LXVI. Sapientem, si in Phalaridis Tauro peruratur, exclamaturum, Dulce est, & ad me nil peruenit.

** Hoc bonum inter meras voluptates est hoc inter trista & acerba.

† Paradox. 2. Nec verò ego M. Regulum ærumnosum, hoc infelicem, nec miserum unquam potavi. Non enim magnitudo animi ejus cruciabatur à Poenit, non gravitas, non fides, non constantia, non ulla Virtus, non denique animus ipse, qui tot Virtutum presidio munitus, tantoque comitatu circumseptus, cum corpus ejus carperetur, carpi certè ipse non potuit.

de Regulus, qui fut tant tourmenté par les Carthaginois, au rapport de quelques Histo-
riens, dit : *Pour moi, je n'ai jamais regardé Regulus, come un Home malheureux & digne de compassion. Car les Carthaginois ne portoient pas leurs tourmens jusques sur sa grandeur d'Ame, sur sa force d'Esprit, sur sa fidelité, sur sa fermeté, sur aucune de ses Vertus, ni enfin sur son Ame même, qui escortée & munie, pour ainsi dire d'un si grand cortège de tant de Vertus, ne pouvoit pas assurément être déchirée, pendant qu'on déchiroit son Corps.*

Tout ce qu'on peut dire à cela, c'est que ces beaux discours des sages Païens n'étoient que de belles idées, dont ils se repaïssoient, mais que du reste ils n'en éprouvoient pas la réalité. Il est vrai : Ils entrevoïoient la Vérité ; mais les nuages qui leur ofusquoient l'esprit, les empêchoient de la découvrir toute entière. Il n'y a que la Religion Chrétienne, qui ait appris aux Homes la véritable source du solide bonheur, en mettant en lumière la Vie & l'Immortalité. Mais reprenons le fil de nôtre discours.

13. Il est donc démontré que nous devons donner plus de soin à nôtre Ame qu'à nôtre Corps ; & que le bonheur de l'Home doit être assorti à la Nature de son Ame, par conséquent *spirituel & éternel* & par conséquent encore, qu'il doit avoir son si ge

dans l'Ame : Doux il résulte que ce bonheur se trouve dans la *Perfection de l'Ame*.

14. Quelle est donc cette perfection de l'Ame, qui seule peut conduire l'Homme au bonheur ? C'est ce qu'il faut maintenant examiner. La Perfection d'une Créature, (avons nous dit §. 2.) consiste à avoir *toutes* les facultés convenables à l'usage, pour lequel elle a été faite, à les avoir toutes *en bon état*, & enfin à en faire l'usage auquel elles sont destinées. L'Ame a diverses Facultez. Mais on peut commodément les réduire toutes à deux, l'*Entendement* & la *Volonté*, ou (come on parle aujourd'hui) l'*Esprit* & le *Cœur*. C'est dans la perfection de ces deux facultez qu'il faut chercher la perfection de l'Ame, & celle de l'Homme tout entier.

15. L'*Esprit* est fait pour *connoître*, & le *Cœur* pour *aimer*. L'Objet de l'*Esprit* est la *Vérité*; & l'Objet du *Cœur* est le *Bien*. L'Ame donc est parfaite, lors qu'elle *connoit* la *Vérité*, qu'elle doit connoître, & qu'elle *Aime* le *Bien*, qu'elle doit aimer. Mais il est nécessaire d'entrer dans quelque détail sur tout cela.

16. L'*Esprit* est fait pour *connoître* la *Vérité*. Donc c'est une imperfection d'être dans l'*Ignorance*, mais une plus grande encore d'être dans l'*Erreur*. Nous sentons que
l'I-

l'ignorance est en nous une imperfection. Nous souhaitons d'en sortir & de nous instruire. Delà la *Curiosité* si naturelle à tous les Hommes, & particulièrement aux Enfans, à qui tout est nouveau. On voit des Enfans, qui veulent être instruits sur la nature & sur l'usage de tout ce qu'ils voient, & de tout ce dont ils entendent parler; & qui fatiguent même leurs Peres, leurs Meres, & leurs Precepteurs, par la fréquence de leurs questions. C'est la une disposition fort heureuse, & qui mise habilement en œuvre, peut produire, à ce le tems d'excellens états. Et ici je remarquerai en passant, que c'est très mal fait que de rebuter ces aimables petites Créatures, & de rejeter avec mépris leurs questions. C'est étendre en eux le desir d'apprendre, que le Sage Createur a imprimé dans le Cœur des Hommes, pour les porter à la recherche de la Vérité. Il faut donc leur répondre avec douceur, les éclairer suivant leur petite portée, les encourager même à vous faire des Questions. Ou s'ils en font, qui soient trop relevées pour leur âge, il faut leur dire, qu'ils doivent se contenter de ce qu'on leur répond pour le coup, & qu'on leur en apprendra d'avantage, quand ils seront plus grands, & plus capables de comprendre ce qu'ils veulent savoir.

17. L'*Ignorance* est donc une Imperfection & une Imperfection très-honteuse pour tous ceux qui ont le tems & les moïens de s'instruire; mais l'*Erreur* en est une plus grande encore. Nous naissons tous dans l'*Ignorance*, mais non dans l'*Erreur*; car l'*Erreur* vient de nos jugemens. Si des nôtre Enfance nôtre Ame avoit assez de force pour suspendre son jugement sur la nature des choses que nous ignorons, nous ne tomberions point dans l'*Erreur*. Mais nous voulons juger. Nous jugeons précipitamment & sans examen : Et voilà coment les Erreurs croissent avec nous, & se fortifient avec l'âge. Cependant nous sentons tous naturellement, que c'est une très grande imperfection que d'être dans l'*Erreur*, & de nous tromper sur un Sujet, quelque mince qu'il soit. Delà le dépit & l'impatience, que nous sentons, quand on nous contredit, & qu'on entreprend de nous prouver que nous nous trompons. Delà les longues périphrases, & les tours recherchez & délicats, qu'un Inférieur est obligé d'étudier, pour ne pas blesser l'orgueil d'un Supérieur, à qui il veut faire entendre qu'il se trompe. Delà cette aigreur, qui se mêle si souvent dans les Disputes, & sur tout dans celles des Savans, qui les fait dégénérer en querelles, & qui aboutit à

à des injures & à des haines. Chacun fait combien il en coute à l'Amour propre, de faire cet humiliant aveu, *Je me suis trompé*; & qu'il faut pour cela une grandeur d'Ame peu comune. *Cicéron* l'avoit bien reconnu. Voici come il en parle: * *De quatre Articles entre lesquels nous avons divisé la nature & l'essence de l'honête, le premier, qui consiste dans la Connoissance de la Vérité, interesse particulièrement la Nature Humaine. Car nous nous sentons tous entraînez & portez à souhaiter d'aquerir de la Connoissance & du Savoir, & nous jugeons que c'est une belle chose que d'y exceller; Nous regardons au contraire come un mal & une chose honteuse, de broncher & d'errer, d'ignorer & de nous tromper.*

18. L'Erreur est encore une plus grande imperfection que l'Ignorance, par un autre endroit: C'est qu'il est plus facile de guérir l'Ignorance que l'Erreur. Un Ignorant sent son ignorance, & pour peu qu'il ait de bon sens, il est disposé à écouter celui qui veut l'instruire. Mais il n'en est pas demême d'un Home qui est dans l'Erreur.

K k 3

11

* *Ofic. Lib. I. C. 6. Ex quatuor locis, in quos Honesti naturam vimque divisimus, primus ille, qui in veri cognitione consistit, maximè Naturam attingit Humanam. Omnes enim trahimur & ducimur ad cognitionis & scientiæ cupiditatem: in qua excellere pulcrum putamus; labi autem, errare, nescire & decipi, & malum & turpe ducimus.*

510 JOURNAL HELVETIQUE

Il croit être en possession de la Vérité; ce qui fait qu'il se révolte contre ceux qui veulent l'éclairer. Son préjugé est une espèce de bouclier ou de plastron impénétrable, avec lequel il repousse tous les traits, qu'on lui lance. A mesure que vous lui parlez au lieu de vous écouter de Sang froid & d'examiner avec impartialité la solidité de vos raisonnemens il médite déjà les réponses qu'il y doit faire: Ou s'il ne se sent pas capable d'y répondre, il se contente de les regarder come de vains Sophismes qu'il méprise. Il a pris son parti. C'est assez.

19. C'est bien pis encore, lors qu'il entre en matière de Religion. Car alors l'Erreur, consacrée par le titre auguste de *Vérité de Religion*, s'empare de l'Âme avec force, & s'y fait, pour ainsi dire, un Retranchement imprenable. On a beau l'exhorter à examiner. Il n'ose le faire. Il croiroit comettre une espèce d'impiété, que de révoquer en doute, le moins du Monde, ce que sa Nourrice, son Pere, son Précepteur & ses Maîtres, lui ont enseigné, come des Vérités respectables & salutaires. Il ne veut pas comprendre, qu'il ne court aucun risque, à faire un tel Examen. Car s'il est en possession de la Vérité, come il le prétend, son Examen la lui fera tant
mieux

mieux conoitre, & l'en assurera tant plus fortement; puis que la Vérité ne brille jamais avec plus d'éclat, que quand on l'examine avec soin. Que si au contraire il est dans l'Erreur, l'Examen servira à l'entirer, & le conduire à la Connoissance de la Vérité. Je voudrois donc que tous les Hommes se souvinssent bien de ce que dit le Seigneur, Matth. XV. *ſ. 14.* *Si un Aveugle conduit un autre Aveugle, ils tomberont tous deux dans la fosse; autant y tombera celui qui se laisse mener, que celui qui mene.* Cela soit dit en passant.

20. L'*Entendement* est donc fait pour *conoitre* la *Vérité*. Mais quelle est cette Vérité, dont la Connoissance doit faire la perfection? Il en faut juger 1^o. par la *Nature* de l'Ame. Elle est un *Esprit immortel*. Donc cette Connoissance doit avoir pour Objet, au moins pour premier & pour principal Objet, des *Etres spirituels & éternels*.

21. Il en faut juger en 2. lieu par son *Origine* & par sa *Destination*. Nous avons dit (§. 3.) que l'Homme a été fait pour *conoitre* Dieu son Créateur, & pour le *servir*.

22. Premièrement il doit s'appliquer à conoitre *Dieu*. Il n'est pas permis à un Enfant de méconoitre son Père, ni à un Serviteur, son Seigneur. Par la même raison il n'est pas permis à l'Homme de mé-

connoître Dieu, son Créateur, son Père, son Seigneur & son Roi. Il doit donc s'empres-
 ser à connoître Dieu, sa Nature & ses
 Perfections adorables, ses Oeuvres & sa
 Providence.

2°. Ensuite il doit travailler à se conoi-
 tre *soi même*, à connoître son *Origine*, sa
Nature, sa *Destination*, les *Imperfections* &
 ses *Besins*. L'Homme ne peut jamais bien
 se connoître, que lors qu'il conoit Dieu,
 come il faut. C'est la connoissance de Dieu
 qui le conduit sûrement à la connoissance de
 soi même. Car s'il ne conoit pas Dieu, il
 ne peut savoir, ni *D'où il vient*, ni *Où il va*.

24. Mais la Connoissance de Dieu ne
 doit pas être stérile dans l'Homme, Elle ne
 lui a pas été donnée, pour s'évaporer en
 vaines speculations. Il a été fait pour *servir*
 Dieu, c'est à dire, pour faire ce qu'il lui
 commande. Il doit donc s'instruire de la
Volonté de Dieu, étudier les *Loix*, dans les
 Lumières de la Droite Raïson & de la Ré-
 vélation, & travailler à bien comprendre
 quelle est toute l'étendue de la Sainteté,
 que Dieu exige de lui.

25. Enfin come l'étude de soi même
 doit lui avoir fait connoître ses *Imperfections*
 & ses *Besins*; le *Bonheur* dont il est dechu,
 la *Misère* dans laquelle il est tombé, & les
Malheurs divers auxquels il est exposé,

à cause du péché ; & que, d'un autre côté, la *Révélation* lui a été donnée de Dieu, pour lui apprendre tout ce que Dieu a fait, & veut faire encore, pour le tirer de cette misère, pour le garantir de ces maux à venir, & pour le conduire au souverain Bonheur ; particulièrement l'incomparable & consolante Doctrine de nôtre Rédemption par le propre Fils de Dieu, que le Père nous a donné pour Sauveur ; le bon sens doit dicter à chacun, qu'il est de son *devoir* & de son *interet*, d'étudier la *Religion Chrétienne* avec soin, & de l'étudier dans les sources. Il doit sans doute profiter des instructions de ses Docteurs ; mais s'il est sage, il recourra toujours aux sources, & n'adoptera rien pour vrai & salutaire, que ce qui est clairement contenu dans l'Évangile.

26 Ce sont donc là les grandes & importantes *Vérités*, qui doivent faire le principal objet de l'étude de l'Homme. Je dis le *principal objet*, & non, le *seul*. Car comme il a été fait aussi pour vivre en Société avec les autres Hommes ses semblables, & qu'il est de son devoir, de leur être utile ; pour cette cause, il *peut*, & il *doit* même acquérir aussi d'autres connoissances, qui ont chacune leur usage pour le bien de la Société. La Science du *Droit*, de la *Médecine*, des *Mathématiques*, de la *Physique* ou de
l'*Hif.*

l'Histoire Naturelle, de la *Géographie*, de *l'Histoire* &c. toutes ces Sciences ont leur utilité. Les Arts, les Métiers & les Professions, qui partagent les Hommes, & qui, come divers Membres, en forment un seul Corps, toutes ces choses sont *utiles* & même *nécessaires*.

27. Mais qu'on y prenne bien garde. Cette *utilité*, cette *nécessité* même est bornée au court espace de cette Vie. C'est donc s'égarer étrangement que d'y donner tous ses soins, & toute son application; ce qui néanmoins n'arrive que trop souvent. Vous êtes savant Jurisconsulte, habile Médecin, subtil Philosophe, profond Mathématicien &c. Mais à quoi vous sert cette Science, s'il vous manque la seule véritablement nécessaire, si vous ignorez ce qui regarde vôtre Bonheur éternel, & les moïens d'y parvenir, ou si vous errez dangereusement à cet égard? N'avez-vous jamais ouï ce vieux Distique Latin?

Si Christum nescis, nihil est si cætera discis.

Si Christum discis, satis est si cætera nescis.

Par conséquent toute personne sage, sans négliger ce qu'elle doit savoir, suivant sa condition, son sexe, son âge, & le genre de vie qu'elle a embrassé, s'attachera *principalement* à l'étude de la *Religion*, pendant tout le cours de sa vie.

28. Concluons donc qu'un Homme est *parfait* à l'égard de l'*Entendement*, lors qu'il a acquis une Connoissance ex.cte & solide des *Vérités essentielles de la Religion*, je veux dire de les *Dogmes* & de les *Préceptes*; & qu'il est au contraire très imparfait *, s'il est dans l'ignorance ou dans l'erreur à cet égard. Remarquez au reste que je dis, *Connoissance des Vérités essentielles*: Car tout le Monde n'est pas appelé à être *Thologien*; mais chacun doit savoir ce qu'il y a d'essentiel dans la Religion. Il faut être Chrétien, par connoissance de cause, & non pas seulement par le bénéfice de la naissance.

* C'est ainsi qu'en jugeoit l'illustre Madame de Sévigné. Pauline n'est donc pas parfaite, (dit elle à la Comtesse de Grignan, en lui parlant de sa Fille. Tom. VI. Lett. 56.) Je n'eusse jamais crû que la principale de ses imperfections eût été de ne pas savoir sa Religion. Vous la lui apprendrez, ma Fille. Vous la savez fort bien &c.

La Suite le Mois prochain.



AUX EDITEURS

D U

JOURNAL HELVETIQUE ,

*A l'ocasion de la Lettre adressée à M^{lle} Mariano
S*** Journal d'Octobre P. 353.*

MESSIEURS ,

JE viens de lire dans votre Journal d'Octobre une Lettre adressée à Melle Mariano S*** où , tout en badinant , on semble la railler d'avoir doné la préférence à Madame Dacier sur Mesdames Des Houlières & de Sévigné. J'avoüe cependant que je ne saurois blâmer le choix de cette jeune & aimable Demoiselle , & il ne seroit pas difficile de le justifier. Madame Des Houlières étoit un grand Poète ; j'en conviens : Elle avoit infiniment d'esprit & de délicatesse ; j'en conviens encore. On ajoutera , si l'on veut , que les Muses n'auroient pû s'exprimer avec plus d'énergie , de finesse , & d'élégance ; mais enfin nous n'avons vû d'elle que des Vers , & nous avons vû de Madame Dacier des Ouvrages où règnent

gnent le Goût & l'Erudition. Sa *Traduction d'Homère* passe pour un Chef-d'œuvre, & ses Notes sont curieuses, utiles, & pleines d'une fine Critique. On se moque un peu de la Dispute qu'elle eût au sujet des Anciens & des Modernes avec Mr. de la Motte; mais l'Histoire des Auteurs n'offre guères de plus grands Evénemens, que des Querelles Literaires. Dans le fond cette petite Guerre, toute peu importante qu'elle paroît, partagea la République des Lettres; elle fit un grand bruit sur le Parnasse; & peu s'en salut que les Acteurs n'en vinssent aux Mains. Si l'on avoit disputé avec plus de moderation & de Sang froid, on seroit peut-être convenu unanimement, que dans l'Eloquence & dans la Poésie, *Démotshènes, Ciceron, Virgile, & Horace* sont encore nos Maitres, mais que nous surpassons de beaucoup les Anciens dans les Sciences qui dépendent de l'Expérience & des Observations. Je sai que l'on a prétendu prouver que les Découvertes des Modernes ont été conûes de l'Antiquité, mais je sai aussi que l'on n'a jamais pû le démontrer, & qu'il y a une grande différence entre de petites lûeurs, répandues çà & là, & que les Anciens Auteurs ne donnoient que come des conjectures hazardées & ingénieuses, & l'évidence & la certitude qui

qui caractérisent les Découvertes des Auteurs Modernes. L'Eloquence & la Poësie sont fondées sur un petit nombre de Règles & de Principes; il étoit aisé de les trouver & d'en faire usage; mais l'étude de la Rhétique exige un Examen long & réitéré. Peut être que ce que nous savons là dessus n'est rien au prix de ce que nous ignorons & de ce qui est réservé à nôtre Postérité. En général, la Philosophie des Anciens étoit aussi grossière & aussi puérile que leur Théologie étoit fautive & absurde. Si Madame *Dacier* avoit bien fait, elle seroit convenüe de ces Vérités, les Anciens n'y auroient perdu qu'une gloire qui ne sauroit leur appartenir, & leur Cause y auroit beaucoup gagné, parce qu'on ne triomphe jamais mieux de ses Adversaires, qu'en mettant la Raison de son côté. En combattant sous ses Drapeaux, Mr de la *Motte* a paru remporter la Victoire; du moins a-t'il mis les Rieurs de son parti, par une ironie fine & délicate. Madame *Dacier* armée de sa propre Autorité & de celle des Partisans outrés des Anciens, mépri-soit un Ennemi qui lui paroïssoit trop faible pour lui résister; mais celui ci, par sa modestie & sa politesse a su se faire approuver de ceux même qui le condamnoient dans le fond. L'on peut dire que c'est

Dac-

David qui , avec sa fronde a terrassé *Goliath*.

Je reviens à Mesdames de *Sévigné* & *DesHoulières*, que l'on compare à Madame *Dacier*, & auxquelles on donne l'avantage. Je ne sai s'il n'entre point un peu de partialité dans cette préférence ; peut être que celui qui décide pour elles conoit mieux les Poètes Modernes qu'il ne conoit les Anciens, & qu'il a plus consulté son propre goût que l'équité. Si *Mlle Mariane S**** n'avoit jamais lû que les Vers de Mme *Des Houlières* & les Lettres de Mme de *Sévigné*, elle n'auroit , certainement , jamais remporté le prix de l'Histoire & de la Géographie. Les Lettres de Mme de *Sévigné* ne contiennent rien de fort important ni de fort utile ; c'est un Stile coupé & agréable ; c'est une Mère toujours montée sur le même ton de tendresse, & qui parle à sa Fille come elle parleroit à un Amant : Voilà à peu près tout. Elle affecte, à la vérité, beaucoup de sentiment ; mais peut-être étoit il plutôt dans son Esprit que dans son Cœur. On est surpris de lui entendre anoncer la mort de l'Illustre Mr. de la *Roche-foucault*, qui étoit fort de ses Amis, avec autant d'indifférence que si elle ne l'avoit jamais conû. J'ai déjà parlé de Mme *Des Houlières*, mais je ne puis m'empêcher d'en

d'en dire encore quelque chose. Mr de *Bussi* fait d'elle un bel Eloge ; *Elle met* , dit-il , *de l'Esprit aux moindres choses , & fait n'en mettre que ce qu'il en faut pour plaire.* Mais sur la fin de sa Vie elle le repentit plus d'une fois d'avoir fait servir son Esprit à orner la Philosophie d'*Epicure* , dont le Poète *Henault* l'avoit instruite. En lui montrant toutes les finesses de l'Art Poétique , il lui avoit aussi donné du goût pour le Système de *Lucrece*. Il n'y a qu'à lire les Idiles qui ont pour titre , *Les Moutons* , *Les Fleurs* , & *Le Ruisseau* , pour y apercevoir un Esprit qui chancelle sur les Vérités les plus importantes. J'en citerai ici quelques traits.

Un redoutable instant nous détruit sans réserve ;
On ne voit au delà qu'un obscur avenir.
A peine de nos Noms un léger souvenir
Parmi les Hommes se conserve. *

Courés , Ruisseau , courés , fuies nous , reportés
Vos Ondes dans le sein des Mers dont vous sortés ;
Tandis que pour remoir la triste destinée
Où nous sommes assujettis ,
Nous irons reporter la Vie infortunée
Que le Hazard nous a donnée ,
Dans le sein du Néant d'où nous sommes sortis **.

Est-ce là doner une juste idée de Dieu ;
de

es Fleurs , Idile.
** Le Ruisseau Idile.

forte, entés sur le Chrétien : Sans cette précaution on se contente de louer la Vertu sans la suivre, on ne va point jusqu'à la racine du mal, on ne fait qu'en couper les branches; on corrige, tout au plus, un Vice par un autre Vice; l'Ambition, par exemple, par l'Avarice; & l'on reste d'honnêtes Païens sous la Livrée du Christianisme. Que l'on ne croie pas qu'il soit nécessaire de faire de grands raisonnemens, d'aprofondir des Questions savantes & abstraites, pour faire de bons Chrétiens; il suffit d'expliquer les principes de la Religion avec netteté & avec précision. On enseigne toujours bien quand on est clair & méthodique. En fait de Religion il faut savoir beaucoup pour satisfaire la curiosité, mais peu pour la pratiquer. On pourroit appliquer à cette Etude ce que Mr. de Fenelon disoit de l'Eloquence: *On n'abuse plus, come on faisoit autrefois, de l'Esprit & de la Parole; on a pris un genre d'écrire plus simple, plus naturel, plus court, plus nerveux, plus précis: On ne s'atache plus aux paroles, que pour exprimer la force des pensées & l'on n'admet que des pensées vraies, solides & concluantes. L'Erudition, autrefois si fastueuse, ne se montre plus que pour le besoin.* Quand on écarte de l'Etude de la Religion tout le superflu, toutes les subtilités Scholastiques; tout ce que
l'Or-

l'Orgueil, le Préjugé ou le Fanatisme ont inventé, le reste est si conforme aux lumières de la Raison & à nos véritables intérêts, que l'on ne peut s'empêcher de le recevoir pour vrai, & d'en sentir la force & la dignité. Nôtre Ame est faite pour conoitre; plus elle étend ses conoissances, plus elle a de satisfaction & de joie; mais si, au contraire, l'Home refuse de faire usage de sa Raison, s'il se livre à l'erreur & aux passions; le trouble le saisit, il marche sans guide, & il s'égare à chaque pas; semblable à un Pilote, qui, exposé aux horreurs d'une Tempête, briserait la Boussolle & son Gouvernail. Ce sont là les leçons que le Sage Père de Melle Mariane S*** ne se lasse point de lui donner, & que cet habile Prédicateur donne aussi à ses Auditeurs: Come il ne se distingue pas moins par son Amour pour la Religion que par ses lumières & son éloquence, il pense bien plus à faire, de ceux qui l'écoutent, de bons Chrétiens qu'à satisfaire une vaine délicatesse & à s'atirer leurs Eloges. Un Prédicateur qui n'a pour but que de frivoles louanges, come il ne donne que du vent, ne reçoit aussi que de la fumée.

Il est beau de perfectionner son goût & son Esprit, mais il est bien plus utile de s'éclairer sur les devoirs & d'en faire la règle de sa

conduite. Le Génie & les Talens ne se rencontrent que trop souvent avec un Cœur gâté & un grand penchant au libertinage. Jamais, peut-être, il n'y eut de plus grands Homes chez les Romains que du tems de César, & jamais peut être il n'y eut plus de corruption. L'Esprit médite & raisonne; il cherche la Vérité, & la conoit; il aime la Vertu & se déclare pour elle; mais le Cœur aveuglé conclut en faveur de la Passion & agit en conséquence.

Oserois-je le dire? Les Poètes par les images riantes qu'ils font des Passions contribuent beaucoup à les faire naître. Quelqu'un a dit, en parlant du Théâtre, que l'on y entre quelquefois avec du goût pour la Vertu, mais que l'on en sort souvent avec l'impression du Vice. On peut dire aussi que les Descriptions que fait la Poësie, les sentimens quelle exprime, les figures qu'elle emploie, sont presque toutes au profit de l'Amour & de la Volupté.

L'indifférence est pour les Cœurs
Ce que l'Hiver est pour la Terre. *

Si le plaisir des Dieux est de voir, de conoitre,
Celui de l'Homme est de sentir **.

Voilà la Morale de nos Poètes. Peuvent-ils
igno-

* Mme Deshoulières.

** Mr. De la Motte.

ignorer que le plaisir de conoitre, d'étudier la Vérité, d'aller de progrès en progrès, est si grand qu'on en oublie quelquefois le soin de sa propre Vie. *Archimède* étoit si occupé d'une spéculation géométrique qu'il ne s'aperçût point du Soldat Romain qui entra dans son Logis pour le tuer. Il falloit que les Domestiques du célèbre *Newton* l'avertissent, le soir, qu'il n'avoit ni bû ni mangé de toute la journée. La Poésie d'ailleurs n'est pas si utile que le pensent ses Partisans; Voici ce que dit ingénûment un Poète à ce sujet :

Les Vers nous donent rarement
Un bon Habit, un Logement;]
Cela pourtant est nécessaire.
La faim, la soif, & la misère,
Sont, du moins ordinairement,
Leur seul, leur unique salaire.
Des hauts Faits que le Temps révère
Les Vers sont-ils un monument?
Ils ont d'Achile oisif illustré la colère;
Mais l'on ne compte qu'un Homère,
Encore dormoit il souvent.
Qu'est-ce donc que l'Orgueil espère
D'un si fragile fondement?
Des Auteurs qui doivent nous plaire
La Mode inconstante & légère
Décide souverainement.
Voiture jadis si charmant
N'est guères plus lû que Lignière.
Malherbe des François autrefois l'ornement
Traine aujourd'hui dans la poussière.
Et peut-être qu'un jour Voltaire
Aura le même traitement.

D'un goût passager, arbitraire,
 Tout éprouve le changement.
 Une Rime riche ou grossière
 Qui des mots fait l'enchaînement,
 Mais qui n'a rien qui nous éclaire;
 De nos Vers voilà le mystère :
 Et c'est là tout l'enchantement
 Qui séduit le faible Vulgaire.
 Ainsi qu'on voit dans le Roman
 Toute œuvre, tout événement
 Être incertain, imaginaire;
 Ainsi la Poésie est contraire
 Aux règles du raisonnement,

Mais cette rime qu'est-elle dans le fond ?
 Une répétition des mêmes sons, qui dé-
 génère en une monotonie fade & languis-
 sante : Selon un de nos meilleurs Poètes,
 qui étoit en même tems un très habile
 Critique ,

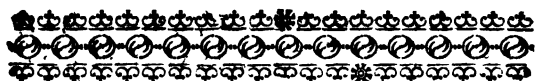
La Rime est une Esclave, & ne doit qu'obéir.

Mais elle ne comande que trop souvent.
 En lisant nos Poètes les plus célèbres, on
 est surpris d'y trouver des expressions lou-
 ches ou impropres; des pensées fausses ou
 triviales, que la Rime leur a come arraché.
 Vaut-il la peine de se servir de la Langue
 des Dieux pour parler bassement le langa-
 ge des Homes ?

Je conclus de tout ceci que les Vers ne
 doivent faire que nôtre amusement; c'est
 le bût que s'est proposé un de mes Amis
 qui

qui a composé ceux que je vous envoie ; il s'est fait un plaisir de rendre justice à de jeunes Demoiselles qui ont courû la même carrière que Melle Mariane S*** dont vous avés célébré la Victoire dans vôtre Journal d'Octobre 1744. Comme elles ont remporté les deux Prix suivans, d'Histoire & de Geographie, qu'elles ont marché de bien près sur ses traces, & qu'elles lui ont disputé la Couronne, el'es méritent bien d'avoir part à nos Eloges ; les Muses qui ont été tèmoin's du Combat, & qui en ont éré les Arbitres, ont aplaudi à leurs éforts, & se sont félicité de leurs *progrès*. L'Emulation est la Mère des Beaux Arts, & c'est peut-être à elle seule à qui les Homes doivent leurs succès, leurs talens, & leurs conoissances.

GENEVE.



LA NOUVELLE DES HOULIERE

A Mademoiselle D. C. V.

OUI, Deshoulière est ton partage
Jeune Muse de ce Boîquet.
Sous ce vert & tendre feuillage
Ma main te prépare un Bouquet
Et de Jonquille, & d'Anemone,
Mais Flore chaque jour ici
T'en offre plus d'une Couronne,
Et ce quelle donc est choisi.
A l'envi sur tes beaux Essais
En vain une Troupe Rivale
Voulut balancer le succès ;
Phœbus te tira du Dardale,
Il veut que la Postérité,
Pour faire honneur à ton bel âge,
Puisse dire, Elle a mérité
Deshoulière pour son partage.
Et le Dieu qui préside aux Vers
Ainsi la rend à l'Univers.
Le Ciel qui pour nous s'intéresse
Transmet sa Plume à la Sagesse.
Sous la forme de C * * *
Qui marchant sur ses belles traces,
Nous ramène dans ces beaux Lieux
Les Atraits, les Ris, & les Graces
Que l'on admire dans ses yeux :
Oui tu suis sa noble Carrière ;
Flore te porte son Pinceau ,
Jette des Fleurs sur son Tombeau ,
Et nous rend en toi Deshoulière.



LA NOUVELLE SEVIGNÉ

A Mademoiselle L. M.

SEVIGNÉ, dans son Ouvrage
Est un Modèle achevé
De la beauté du Langage;
Est-ce là tout ? Vous l'avez.

Le Goût fut son apanage;
Elle a toujours conservé
La Vertu pour son Partage.
Est-ce là tout ? Vous l'avez.

A l'Esprit, le plus sublime
Elle joint, vous le savez,
La Tendresse qui l'anime.
Est-ce là tout ? Vous l'avez.

Son Cœur s'étoit réservé
Tout ce qui pour une Dame
Nous captive & nous enflame,
Est-ce là tout ? Vous l'avez.

Non; Sevigné n'est pas morte;
Non; L * * * a son Pinceau!
Et Minerve le lui porte
Pour achever ce Tableau.



LETTRE

A Mr. BARTHELEMI DUVOISIN.

MONSIEUR,

LES nobles sentimens que vous manifestez dans la Lettre que vous avez adressée à Mr. *Duvosin* ; vôtre jeunesse, & en particulier le desir que vous paroissez avoir d'étendre vos Connoissances : Tout cela me persuade que vous ne ferez pas choqué, si je me hazarde à faire quelques Observations générales sur les deux Pièces de vôtre façon, qui ont paru dans les Journaux de *Juillet* & d'*Octobre*.

Je dois d'abord vous avertir, que je ne suis pas du nombre des Censeurs rebarbatifs, toujours prêts à lancer les traits envenimez de leur humeur caustique : Ce n'est pas que je taxe d'un caractère si odieux les Auteurs des deux premières Réponses à vos Difficultez ; mais je suis bien aise de vous faire remarquer, que dans tout ce que j'ai dessein de vous dire, mon but n'est nullement de vous faire de la peine, & je proteste par avance contre toute expression
qui

qui pourroit vous insinuer que je n'ai pas pour vous toute l'estime que je dois à un Homme, qui paroît la mériter si bien.

Ma 1^{re} *Observation* roulera sur la conduite que vous avez tenue à l'égard de ces Messieurs dont je viens de parler. Je ne saurois trouver mauvais que vous vous soïez justifié, mais permettez moi de le dire, vous y revenez trop souvent, cela rend la lecture de vôtre Lettre plus fatigante & moins utile. On diroit que l'émotion que vous ont causé leurs imputations odieuses vous a fait trouver trop facilement des transitions à ce Sujet, qui vous tenoit si fort à cœur. Vous auriez mieux fait, si vous vouliez vous en purger, de renvoïer vos Discussions Apologetiques à une autre Lettre, come vous l'indiquiez, que d'embrouiller celle ci de Digressions à cet égard.

2. *Observation.* L'Amplification est un Art en Rhétorique; mais la Méthode philosophique veut de la briéveté. Il ne paroît pas que vous vous piquiez de cette concision énergique, qui soulage si fort un Lecteur, quand on traite des Matières qui exigent une attention soutenue. On a lieu de se plaindre du nombre de choses accidentelles aux Objets que vous examinez, qui se trouvent dans vos deux *Places*.

En

En donnant carrière à votre imagination, vous devenez prolix : La manière dont vous le faites , feroit paroître à bien des Gens la prolixité un joli défaut ; mais cependant c'est un défaut.

3. *Observation.* On vous a , si je ne me trompe , accusé , de vouloir faire un peu trop briller votre Erudition : Cela est en quelque manière excusable à un jeune Homme qui a beaucoup lû ; c'est cependant une dangereuse amorce , & si vous voulez suivre mon conseil , vous l'éviterez avec soin , de peur , qu'en étalant une heureuse Mémoire , vous ne fassiez du tort à votre Jugement.

4. *Observation.* On accuse les Mathématiques de ce qu'acoutumant ceux qui s'y attachent , à une évidence métaphisique ; elle les rend par là même peu propres à examiner les Sujets qui n'en sont pas susceptibles. Si ce reproche est fondé , il me paroît qu'il en résulte l'une de ces deux choses ; ou que cette Science n'a pas été longtemps l'Objet de vos Méditations , ou que vous êtes bien éloigné d'avoir pris auprès d'elle le défaut du general de ceux qui l'ont étudié. On auroit tort de vous accuser de refuser votre assentiment à toutes les Propositions qui n'ont pas un souverain degré d'évidence ; il me semble , au contraire ,

traire, que vous n'êtes pas fort difficile sur cet Article. On diroit presque qu'après avoir cité, ou Mr. de *Leibnitz*, ou Mr. *Woff*, tout ce que vous avancez doit passer pour démontré. Vous ôtez, par exemple, avec Mr. de *Leibnitz*, la faculté d'avoir des Idées distinctes aux Individus de la seconde Monade des Etres simples. *Leibnitz* l'a dit, & qui sera assez hardi pour le contredire? Cependant j'espère, que malgré la prévention que vous pouvez avoir pour les sentimens de cet Illustre Philosophe, vous ne dédaignerez pas d'écouter les doutes que j'ai à vous proposer sur cette Opinion. On a une idée distincte d'un Objet, lorsque l'on peut faire l'énumération des divers caractères qui le déterminent. Si donc un Animal fait l'énumération des divers caractères qui constituent la nature de quelque Objet, il en a l'idée distincte. Si je peux par conséquent prouver qu'une Brute peut faire une telle énumération, j'aurai gagné ma Cause, & je ne vois pas ce que vous pourrez alléguer de solide en faveur de l'Opinion de Mr. de *Leibnitz*. C'est aussi ce que je vai tacher de prouver.

Quand on conoit toutes les Idées simples, qui constituent une Idée composée, on conoit les divers caractères; qui déterminent

minent cette Idée, & si cette Idée représente un Etre actuel, on conoit les divers caractères qui déterminent cet Etre. Un Son entant que sensation formelle, est une Idée simple, un Air est un composé de Sons. L'idée d'un Air est donc une idée composée d'Idées simples. Ici je demande si l'on peut nier qu'un Oiseau à qui l'on a enseigné un Air avec quelque Instrument, & que nous supposons capable de recevoir des perceptions; je demande, *dis-je*, si l'on peut nier qu'un tel Oiseau n'ait l'idée d'un Son, & de tel ou tel Son en particulier. Si on le nie on se contredit, car par la même qu'il est capable de percevoir, il est capable d'avoir l'idée d'un Son quelconque & principalement de ceux qu'il exprime.

On ne peut nier, en second lieu, que cet Oiseau n'ait dans sa mémoire l'assemblage des Sons, dont il n'oublie pas les plus petites modulations. Cet assemblage de Sons est l'Air qu'il chante; mais l'Idée de cet Air est une Idée composée, dont il conoit les Idées simples, c'est à dire les Idées des Sons qui composent cet Air. Quand donc il désigne chacun des Sons qui distinguent par leur arrangement cet Air de tous les autres, il fait l'énumération des divers caractères, qui déterminent cet Objet

& son Idée. C'étoit ce que j'avois dessein de prouver. Mais come je me défie de mes lumières, je me rabas, à soutenir que rien n'est moins d'une évidence métaphisique que cette Opinion du célèbre *de Leibnitz*, que vous supposez pourtant come entièrement certaine, Quoi qu'il en soit, si vous apercevez quelque équivoque dans ce raisonnement, je ne serai point fâché d'en être éclairci, & cela avec d'autant plus de plaisir, que je ne l'ai pas assez travaillé pour le former d'une manière fort claire & en même tems fort précise.

Le Système de Mr. de *Leibnitz*, sur les Elémens des Corps, que vous supposez aussi certain, me paroît insoutenable. Il me semble aussi étrange de dire que les Corps sont composez d'Etres non étendus, que de dire que des Etres non étendus sont composez d'Etres étendus. J'espère de vous faire voir la fausseté de cette Opinion en deux manières : 1°. En réfutant l'Argument de Mr. de *Leibnitz*, & en faisant voir que ce Système ne mène pas moins qu'à l'absurde; mais auparavant je dois vous avertir que come j'ai peu vû de ses Ouvrages, & que je n'ai pas lû l'endroit où il traite cette Matière, je ne le raporte que sur ce que j'en ai lû ailleurs. Au reste s'il arrivoit que je me batis contre mon Ombre, j'atens de
vôtre

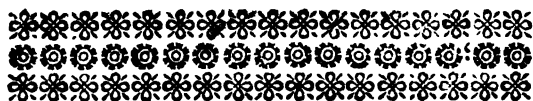
vôtre sagacité que vous voudrez bien me le faire conoitre.

Son Argument étoit , si je m'en souviens bien : *Tout Composé est composé de Simples ; mais l'Etendue n'est pas un Simple : Les Corps sont donc composez d'Etres non étendus.* Je remarque qu'effectivement tout Composé réel est composé de Simples réels , & que tout Composé idéal est composé de Simples idéels ; mais une portion d'Etendue peut être un Simple réel , si elle a été créée toute entière & en même tems , & elle sera un Simple idéal , si nous la considérons come indivisée : D'où je conclus que l'on peut nier la Mineure.

En second lieu , on peut considerer un Composé come l'assemblage complet des Etres qui le composent. On peut , donc considerer un Corps , suivant ce Système , come l'Assemblage d'Elémens non étendus. Je demande qu'on conçoive retranché un de ces Elémens , ce Corps n'aura t'il éprouvé aucun changement ? Si l'on dit que non ; je répondrai qu'il étoit faux qu'il fût Composé d'Etres non étendus , car il est absurde dire ; que si d'un Composé on retranche un Etre qui le compose , cet Etre n'ait éprouvé aucun changement. Si l'on répond que ce Corps éprouve un changement. Je replique qu'il est contraire aux
Prin-

Principes des Mathématiques, que si d'une Étendue on retranche un Être non étendu, c'est à dire un rien de Position, relativement à l'Étendue, cette Étendue ne subsiste pas la même. Il est donc contraire aux Principes de Mathématique, que si d'un Corps, on retranche un Élément non étendu, ce Corps éprouve quelque changement.

5. *Observation* Il me paroît que vous êtes allé chercher assez loin la solution à vos Difficultez. C'est ici un trait de la fécondité de votre Imagination. Vous avez bien fait voir que votre raisonnement étoit un Sophisme; J'en conviens. Mais permettez moi de vous dire que Mr. X. vous avoit prévenu, & jusqu'à ce que vous aïez fait voir le contraire, je regarderai come certain, qu'il ne fût pas, pour qu'une Définition soit complète qu'elle distingue son Défini de tous les Êtres actuels, mais de tous les Êtres possibles; car comment si cela n'est pas, serons nous assuré qu'une Définition ne peut s'appliquer à aucun Être actuel? Nous ne serons assuré qu'elle est complète, que seulement eû égard à nos connoissances, & non d'une manière absolue. Mais je m'aperçois que ma Lettre est déjà d'une longueur à vous épouvanter. Je finis en vous priant de m'excuser si j'ai parlé avec une liberté un peu trop philosophique. Soiez persuadé du reste que je suis un de vos plus sinceres Amis &c. Genève le 30. Nov. 1744.



AUTRE LETTRE

*A Mr. DUVOISIN de Bonvillard, Auteur
des Difficultés sur la Définition de l'Âme
insérées dans les Journaux précédens.*

MONSIEUR,

VOilà qui est fait, il n'y a plus moïen
d'y tenir, vous avez remporté une
Victoire complète sur vos Adversaires. C'est
à vous à savoir leur fermer la bouche; vô-
tre expédient est des plus subtils. Coment
diantre voulez vous, Monsieur le Meta-
physicien, qu'on vous ataque maintenant,
retranché come vous l'êtes derriere les
Epaules d'un Home qui est tout à la fois
Chef de Justice, & Capitaine d'une Com-
pagnie de Gens d'élite? La Partie est trop
forte, il faut céder la Place, il y a trop
à craindre de se froter avec un tel Cham-
pion, *Circumstant undequaque pericula*. Le
goufre est ouvert sous chacun de nos pas:
Un coup de Plume d'un côté, un coup
d'Epée de l'autre, zeste, voilà nos Criti-
ques renversés. Avis aux Lecteurs, Mes-
sieurs les Savants: Quand vous voudrés
vous

vous mettre en lice avec quelqu'un, assurés vous premièrement d'un Homme de Guerre, Capitaine de Troupes choisies, & d'un Chef de Justice, ce sera le moïen infailible de gagner Victoire & de faire respecter vos sentimens ; personne n'osera disputer contre vous, & chacun vous fera de loin une profonde révérence, accompagnée d'un grand salut, *Bonjour Monsieur le Savant.*

La Plume est une Arme trop foible contre le Sceptre de Justice & l'Epée. Je suis surpris, *Monsieur*, que vous aïez été le premier qui ait découvert un expédient aussi comode, & qu'il ait échapé à la pénétration de tant d'habiles gens, qui jusques ici ont parû sur le Théâtre des Belles Lettres. Aussurément une telle Découverte vous fait honneur, & je ne doute point qu'en récompense on n'érige à votre gloire un Autel dans le Temple de Minerve, où tous les Savans iront offrir de l'Encens à votre *Docte Monade*. Ou je suis bien trompé, ou ma conjecture est fondée, *Nam in præmissis continetur conclusio.*

Permettez moi de vous demander, *Monsieur*, pourquoi vous vous échaufés autant que vous le faites, contre vos Répondants ? Peut-être que si ces Messieurs eussent connu votre Personne, ils l'auroient un peu mieux respectée. Peut-on les blâmer de ne l'avoir pas fait pendant

que vous gardez l'*incognito* ? Etoient-ils obligés de deviner qu'un B. & un D. fut le Nom du Savant *Monsieur Barthélemi Duvoisin de Bonvillard* ? En vérité je crois, Monsieur, sans vous choquer, qu'en levant le Masque vous faites l'Apologie manifeste de quelques unes de leurs imputations. Au reste, je suis persuadé, que ceux qu'il vous plaît d'appeler vos Censeurs sont mortifiés de vous avoir mis en frais pour leur riposter. Le second en particulier vous témoigne ici, que ce qu'il en a fait n'étoit que pur badinage, come cela paroît dans toute sa Pièce.

Vous accusez vos Répondants d'user de galimatias dans leurs Réponses : Je doute fort qu'à cet égard l'accusation ne retombe sur l'Accusateur. J'en remets la décision aux Savans Lecteurs du *Journal Helvétique*. Mais vous ne permettrés cependant de vous demander en termes Scolastiques, puisque vous vous en déclarés le Dom Quichotte, *Domine repete, repete Argumentum, non intellexi*. Jusques à ce que vous aiez satisfait à ma demande, je ne m'engagerai pas dans une plus longue Dispute, crainte d'ennuyer mes Lecteurs ; c'est pourquoi je finis en vous assurant que je suis avec une parfaite considération,

MONSIEUR,

Votre très humble & très
obéissant Serv. ** : ***



CONSIDERATIONS NOUVELLES

*Sur le jour de Pâques, & sur la différence
qu'il y a eu cette Année entre les Catho-
liques & les Reformés à cette occasion.*

LE Public a vû sans doute avec plaisir les deux Pièces qui ont parû sur ce sujet dans les Mercurès d'Aout & de Septembre dernier, l'une venant d'un habile Chronologiste d'Estavaier, & l'autre d'un Savant Professeur de Genève: Mais ces deux Pièces ont fait naître d'autres Considerations sur ce même sujet, que l'on prend la liberté d'exposer ici au Public.

D'abord on demande pourquoi tant de Disputes, de Contradictions & de Schismes entre les Chrétiens sur le jour de cette Fête? Car puis que ce qu'il y avoit de ceremoniel dans cette Fête a été aboli sous l'Evangile; que nous ne la célébrons plus, comme autrefois les Juifs, en mémoire du Passage de l'Ange destructeur; mais en mémoire de la Bienheureuse Rédemption que Jesus Christ nous a procuré par sa Mort & sa Résurrection; qu'il ne contribue en rien pour

pour la Dévotion de cette Fête qu'elle soit célébrée plutôt un certain jour de l'Année qu'un autre; que St. Paul dans le 2. Chap. de son Epître aux Colossiens condanne ceux qui sous l'Evangile sont si scrupuleux dans la distinction des Jours de Fête & de Nouvelle Lunes: Pourquoi donc les Chrétiens, au lieu de se disputer & se diviser entr'eux pour ce jour là, au lieu de prescrire une règle si embarrassante & sujette à tant de difficultés pour la fixer, come a fait le Concile de Nicée, pourquoi n'ont il pas d'abord attaché cette Fête à un jour précis de l'Année, come on a fait pour l'*Anonciation*, Noël & autres.

Il ne serviroit rien de répondre que c'est pour obéir à l'Ordre de Dieu, dans le XII. Chap. de l'Exode. Car on doit convenir que cet Ordre ne regardoit que la Nation Juive, & non pas les Chrétiens. Come nous ne réglons plus nos Années par les Nouvelles Lunes, come autrefois les Juifs, aussi n'est il plus question pour nous de recourir aux Nouvelles Lunes pour fixer l'Anniversaire de nos Fêtes. Regarder scrupuleusement aux Nouvelles Lunes pour fixer le jour de la Pâque Chrétienne suivant l'Ancienne Loi, c'est transporter inconsidérément dans la Religion de J. C. des restes du Judaïsme, par une Superstition à peu près

pa-

pareille à celle de ces Chrétiens judaïsans, qui se croient obligés d'observer à la lettre la Loi de la Circoncision sous le Christianisme.

Il ne serviroit rien de répondre encore, que c'est pour imiter l'exemple de J. C. ~~(suivant l'Ancienne Loi)~~ des Apôtres & des premiers Chrétiens, qui ont tous fait leur Pâque ~~au même jour que~~ ^{avec} les Juifs. ~~Car si~~ ^{suivant l'Ancienne Loi,} cette raison étoit bonne, ce seroit donc à tort que les Chrétiens des tems suivans auroient cherché si scrupuleusement à se distinguer des Juifs dans la Célébration de cette Fête; le Concile de Nicée en aiant fait un Canon exprès. Ce seroit à tort qu'on auroit condamné les *Quatuordecimans*, qui pour ces mêmes raisons se croïoient obligés de faire leur Fête avec les Juifs. Cette circonstance particulière de la Pâque de J. C. & des premiers Chrétiens est purement accidentelle, & acomodée au tems d'alors, ^{sans avoir} ~~n'ayant~~ rien d'essentiel & de marqué qui se raporte au but de cette Fête.

Il ne serviroit rien de dire encore qu'à suposer qu'il soit indifférent dans quel jour de l'Année on célèbre cette Fête, le Concile de Nicée a donc pû prescrire le jour qu'il a trouvé à propos pour cela, sans qu'on doive l'en critiquer aujourd'hui. Cette raison seroit bonne si la règle que

ce Concile a prescrit n'étoit pas si embarrassante & sujette à tant de difficultés, comme cela paroît par les suites fâcheuses qu'elle a eu & qui continuent encore; au lieu qu'il lui auroit été facile de prévenir d'abord toutes ces difficultés, en fixant cette Fête à un ~~certain~~ jour précis, come d'autres Fêtes Chrétiennes. Il y a long tems que l'on est ^{un peu} prévenu contre les Ecclesiastiques, que l'on ^{se faire} accuse d'être trop pointilleux pour ~~chercher~~ des difficultés, se disputer & se diviser sur des questions de rien. Et n'en ont ils pas donné un exemple sensible dans le cas présent? N'y ont ils point fait paroître un peu trop d'entêtement dans un fait assés indifferant? Leur plus grande appréhension étoit de se rencontrer avec les Juifs dans la célébration de cette Fête: Et quel mal y auroit il donc eu, si en même tems que les Juifs auroient célébré la mémoire de leur délivrance de la Captivité d'Egypte, les Chrétiens avoient aussi célébré la mémoire de leur bienheureuse Rédemption par la Mort & la Résurrection de J. C. C'est là dessus qu'on auroit souhaité que l'habile Chronologiste d'Estavayer nous eût donné quelque bon éclaircissement.

Pour le Savant Professeur de Genève on a trouvé qu'il avoit très bien repoussé les Objections que le premier lui avoit opposé contre

tre

tre le parti des Réformés ~~pour~~ le jour de
 cette Fête. Cependant on croit qu'il a ~~en-~~
~~core~~ laissé de côté la plus grande difficulté
 qui se presentoit ici. Pourquoi les Réfor-
 mes s'étant enfin déterminés à recevoir le
 Calendrier Grégorien ne l'ont ils pas reçu
 pour la Fête de Paques come pour tout le
 reste? Pourquoi ont ils crû devoir rejeter
 les Calculs Cicliques qu'on y emploie pour
 la fixer, en y préférant les Calculs Astro-
 nomiques, come s'il s'agissoit de quelque
 chose d'important? Ont ils donc crû que
 ces derniers Calculs, pour être plus exacts
 avec les Nouvelles Lunes, pouroient confè-
 rer quelque mérite & quelque dignité de
 plus à cette Fête? Et quel mal y auroit il donc
 eu dernièrement si les Réformés avoient
 fait cette Fête avec les Catholiques le 5.
 d'Avril, au lieu de la faire 8. jours aupa-
 ravant, le 29. de Mars? N'est ce pas cher-
 cher à se diviser pour des questions qui
 n'aboutissent à rien, au lieu de tacher
~~plûtôt~~ de se rapprocher ^{le plus} ~~autant~~ qu'il seroit
 possible? Si la Condescendance Chrétienne
 demande, que les Forts s'acomodent aux
 Foibles dans des cas indifferens, pourquoi
 donc les Chrétiens Reformés n'ont-ils pas
 eu la Condescendance pour les Catholi-
 ques de s'accorder avec eux ~~dans~~ ^{le jour} le jour de
 cette Fête & de celles qui en dépendent, afin
 de

de prévenir les Inconvéniens qui en pourroient naitre dans la Société, en les célébrant en des jours diférens ? Ne doit on point reconoitre ici la Sagesse du Roi de Prusse, qui aiant été informé de la diférence qu'il y devoit avoir cette Année entre les Catholiques, & les Reformés pour le jour de cette Fête, & prévoiant les Inconvénient qui en naitroient dans le Commerce civil, a ordonné, dit-on, dans ses Etats que le Reformés la célébreroient au même jour que les Catholiques, dans les Lieux où ils se trouvent mêlés ? Si cela est, qui ne remarquera ici un trait d'un Génie Supérieur, qui fait dans l'ocasion s'élever au dessus des scrupules vulgaires ? Et ne seroit ce point un exemple a proposer à tous les autres Princes Reformés ? C'est la dessus qu'on auroit souhaité que le Savant Professeur de Genève eût édifié le Public.

Enfin on demande de là, S'il ne conviendrait pas que tous les Chrétiens abandonans chacun leur diférente manière de regler cette Fête ; les uns, leur *Nombre d'or*, come les Aglois & les Moscovites qui suivent le Vieux Stile ; les autres leurs *Epâctes*, come les Catholiques Romains ; les autres, leurs *Tables Astronomiques*, come les Réformés de Suisse & d'Allemagne, & mettant de côté la Règle prescrite par le Concile de Nicée,

Nicée, come n'étant ^{que} l'effet de la prévention ^{ou} un reste de ludaïsme ^{qu'on} devoit ~~le~~ dépouiller dans le Christianisme, s'accordassent tous à fixer cette Fête à un jour précis de l'Année, tel que seroit le premier Dimanche d'Avril ? On sait bien que ce n'est pas ce que l'on doit attendre présentement ~~des~~ ^{des} Chrétiens. Car ils paroissent tous encore trop attachés au Parti qu'ils ont choisi pour vouloir l'abandonner si facilement. Mais qui fait si dans la suite des tems, ouvrans les yeux sur le peu de fondement de leurs divisions, & écoutans ce que la ^{droite} Raïson, l'Amour de la Paix, le bien de la Société & la Religion même exigent ^{de} d'eux, ils ne seront pas disposés à suivre le meilleur parti ? Et dans ce cas, on demande si celui qu'on leur propose ici, ne seroit pas le plus convenable pour tous ? Et si en attendant, il ne conviendroit pas que les Réformés, come moins scrupuleux, ^{que les Catholiques} moins dépendans de l'Autorité des Conciles, moins attachés aux Cérémonies, portés par un Esprit de Paix, eussent la condescendance de s'accorder constamment avec les Catholiques pour le jour de cette Fête ; par les raisons avancées ci dessus ? C'est ce qu'on laisse présentement au jugement d'un chacun.

Es V. V.

AUX



AUX EDITEURS,

*A l'occasion d'un Endroit inseré dans la Lettre
sur le Camp de Galba, Journal
d'Octobre, p. 311.*

MESSIEURS,

COMME je suis persuadé, que c'est vous qui avés intitulé ma petite Production, *Plaintes d'un Savant Catholique Rom. &c.* * j'ose par vôtre Canal, prier l'Auteur de la *Lettre sur le Camp de Galba*, de croire, que je ne suis pas assez impudent, pour me titrer moi même de Savant, come il m'en accuse en ces termes, *Ou soi disant tel.* * S'il n'y avoit que de veritables Savans, qui parussent dans le *Journal Helvétique*, je n'aurois sûrement pas eu la témérité de m'y présenter. Je ne dis pas ceci par une faulx modestie. Je me serois alors contenté, de profiter de leurs lumieres; d'admirer leurs Ouvrages, & de célébrer leur gloire, principalement quand ils joignent la modestie à la Science, & qu'ils ne paroissent pas avec un air railleur, mordant & dé-
dai-

* Journal de Juillet 1742, p. 83-

** - - - Octobre - - - p. 312.

daigneux. Je prie de plus l'Auteur de la Lettre en question, d'être persuadé, que ce que j'ai dit, des Ordres Monastiques & de leurs Auteurs, c'est par un principe d'Equité, qui veut que nous justifions un tiers injustement ataqué. Et quant aux Cérémonies de l'Eglise Romaine, je n'ai jamais prétendu, qu'elle n'en eût emprunté aucune des Païens. Ce que je pretens, & ce qui est généralement enseigné parmi nous; c'est que ces Cérémonies, aussi bien que la forme des Ornaments Ecclesiastiques, qui peuvent être empruntés d'eux, parce qu'ils sont plus anciens que les Chrétiens; c'est, dis-je, que ces Cérémonies étant purifiées de toute tache d'Idolatrie, sont ajustées à des pratiques de Pieté de la Religion Chrétienne; de sorte que ces prétendues Conformités n'ont en éet pas plus l'air de Paganisme, qu'un ancien Temple d'Idoles, qui aura depuis été consacré au Service du Dieu Vivant: Et c'est ainsi que nous l'entendons des Usages qui peuvent venir des Païens.

Je ne disconviens pas, que plusieurs ne pensent que l'on pourroit fort bien se passer de tant de ces Cérémonies. Mais aussi d'autres sont convaincus, que nôtre Cérémoniel, l'Habillement des Prêtres, les Ornaments des Autels, la Décoration des Temples contribuent autant au Service Divin & à la Dévotion du Peuple, qu'y con-

tribuèrent autrefois les Ornaments du Grand Prêtre *Aaron*, les Richesses du Tabernacle, & la Majesté du Temple de Salomon. Il se rencontrera véritablement encore des *Solons*, qui ne feront aucune attention aux pompeuses & immenses Richesses des *Cresus*; mais il se trouve aussi bien des *Ciniques*, qui foulent aux pieds le faste par un autre faste, & qui vilipendent la Religion de leurs Voisins, plutôt par un Esprit d'Orgueil, que par un motif désintéressé.

Pour moi, j'avouë franchement, que je me sens pénétré de sentimens de respect pour nos Magistrats, lors qu'en certains jours de Cérémonies, ils paroissent en public avec la *Fraize*, & les autres Habillemens de la vénérable Antiquité. Quelqu'un me dira peut être, que c'est l'effet d'un pur mouvement machinal. N'importe, je compte que les Peuples des autres Nations sont de même trempé à l'aspect d'un Diadème, d'un Sceptre, d'un Trône &c. & ce ne sera pas un Crime, de conduire les Hommes au bien, par tous les moyens qui sont à leur portée. D'ailleurs dans quels écarts ne sont pas tombés tant de prétendus Puritains avec leur Esprit particulier?

Nous autres, qui avons des Maîtres au dessus de nous, tâchons, par devoir, de faire le meilleur usage possible de toutes les Loix, Coutumes & Formalités, qu'ils nous

donent à observer, tant dans le Rite Ecclésiastique, que Civil; & s'ils jugeroient à propos d'y faire quelques changemens, nous nous y conformerions avec le même zèle. Atentifs à faire nôtre devoir chez nous, nous ne perdons pas nôtre tems, à contrôler les usages de nos Voisins. Nous le perdriions encore davantage, ce tems précieux, si nous prenions à tâche d'ôter à de certains Génies, le plaisir ou plutôt la démangeaison qu'ils ont de nous jouër partout.

Quand je parle ainsi, je ne prétens rien moins, que de soutenir les Abus, & de justifier les fausses Reliques. S'il y en a quelque part, ceux qui les conservent encore, devroient s'en être défaits d'eux mêmes, sans attendre, qu'on les y force depuis le *Camp de Galba*. Un honête Home ne se sert plus de fausse Monoïe, dès qu'on en a découvert le mauvais alois, & l'Avarice, qui maintiendrait de tels Abus, ne seroit pas trop maltraitée, si on l'appelloit avec St. PAUL, *un Service des Idoles*. Mais il y en a de bien des sortes de ces Idoles. Combien d'Erudits, qui s'en font de fort ridicules, en divinissant en quelque manière leurs Opinions. En cela aussi condamnables, que ces *Crétois*, qui se faisoient un Dieu de leur Ventre. Voila encore bien des Idoles à abatre, come il y a encore bien des Abus à corriger.



L E T T R E

De Mr. Rousseau à Mr. D. C.

MONSIEUR,

JE croirois avoir très bien employé mon tems à la lecture de l'Instruction Pastorale de feu Mr. *de Cambrai*, si elle m'avoit fourni d'aussi judicieuses Reflexions que celles que vous avez faites. Je n'en ai lû que deux Dialogues où j'ai trouvé certainement beaucoup de finesse & d'élégance; mais il m'a paru cependant qu'une Matière aussi sérieuse auroit dû être traitée avec plus de gravité. Quelque solide que soit le fond de ses raisonnemens, le tour du Dialogue y donne un air de fiction peu convenable à la Dignité d'un Pasteur, qui instruit son Troupeau. Il me semble que chaque sujet a, pour ainsi dire, une forme qui lui est la plus convenable, comme chaque pensée a une expression qui lui est propre; ce qui en fait la précision & la netteté.

Si Mr. *de Fenelon* a fait une faute à cet égard, c'est la faute d'un grand Génie; per-

personne n'avoit plus d'Esprit que lui ; mais ce qui vaut encore mieux , personne n'avoit plus de modération & de sagesse. Une Hiperbole , qui défigure les Objets en les grossissant , manque de force pour peindre cet illustre Prélat. Il regardoit tous les Hommes come ses Frères ; son unique soin étoit de soulager les Malheureux & d'éclairer les Errans. On pourroit juger , à coup sûr , que Mr. *Bossuet* , son Antagoniste , se feroit exprimé avec plus de feu & avec moins de ménagement.

Je suis au reste tout à fait de votre sentiment & de celui de Mr. de *Cambrai*, sur les jansénistes, & je ne les crois pas plus Catholiques que les Protestans. Mr. *Arnaud* étoit Ennemi des Jésuites; mais il n'étoit point janséniste: Ses Successeurs sont, à son égard, come les nouveaux Académiciens étoient au regard de *Platon*: Les uns & les autres, pour renchérir sur leur Maître, ont été plus loin que lui, & se sont égarés à ne jamais retrouver leur chemin; ce qui arrivera toutes les fois qu'on secouera le joug d'une sage soumission & qu'on voudra affecter l'indépendance.

Cet air d'indépendance est bien plus dangereux dans le Politique. Il y a ici un Homme qui parle à tout le monde, & sur tout dans les Places publiques, de la République

que Romaine, de Droits du Peuple, de Franchises & de Liberté, & qui est bien le plus franc petit Tiran qu'il y ait. Il prétend assujettir tous ses Compatriotes à ses idées, & traite d'Ennemis de l'Etat tous ceux qui ne pensent pas come lui. Il veut même soumettre le Gouvernement à sa Censure & à ses Décisions. SON EXCELLENCE me disoit, un jour, en parlant de ce Personage : *Ne vaut il pas mieux dépendre d'un Prince légitime, qui est lui même soumis aux Loix, que d'avoir pour Maître un Démagogue qui veut faire ploier les Loix sous lui, & les expliquer à son gré. Il seroit plus doux d'être gouverné despotiquement, par un Sénat éclairé ou par un Roi sage, que d'avoir sans cesse à redouter l'Autorité arbitraire d'un Plébéen, qui, par ses intrigues & par ses cabales, s'arroge un droit qui ne lui appartient point, & ne laisse à ses Egaux & à ses Supérieurs qu'une aparence de Liberté.* Vous savés, Monsieur, que rien n'est plus propre à ruiner la Liberté que l'abus même de la Liberté.

Je vous envoie le Discours que S. E. prononça hier à la Diète, qui avant que de se séparer a mis la dernière main au renouvellement de l'Alliance. Il s'est surpassé dans cette occasion, il fait mieux sans préparation que d'autres qui ont eu le loisir de

de se préparer. Il semble que son Génie l'inspire & lui dicte ce qu'il doit dire. Je ne conois personne qui parle, quand il le faut, avec plus de force & de dignité. Il ne tiendra pas à ce Seigneur que l'Union entre les Cantons ne soit durable & sincère, come l'exigent leurs intérêts communs & leur conservation. Il seroit à désirer, pour le bonheur de la *Suisse*, que l'on n'y vit plus, ni haine, ni jalousies, & que les Membres d'un même Corps conspirassent tous de concert à sa prospérité. Si S. E. n'étoit pas aussi pressée qu'Elle l'est de se rendre à *Vienne*, elle travailleroit avec plaisir à cet important Ouvrage, & rien ne lui causeroit plus de satisfaction que d'y réussir; mais elle ne sauroit être en même tems à *Vienne* & en *Suisse*: Si la Personne en est éloignée, le Cœur y demeurera, & le bonheur de vôtre Nation lui est trop cher, pour oublier ses Intérêts, en quelque lieu du Monde que la Providence puisse l'appeller.

Il est certain, come vous le dites, que ce sont les Evénemens qui décident toujours de la réputation des Hommes. Si *Alexandre* & *César* avoient échoué dans leurs projets, on les auroit regardé come des Insensés: Il est certain encore que la Fortune a toujours une grande part à ceux que

la prudence humaine ou la valeur font réussir ; mais il n'est pas sûr, que cette même Prudence manque rarement d'être suivie de la Fortune, lors quelle n'agit qu'en vûe du Bien public : Il semble alors que la Providence y intervient d'une manière particulière & qu'elle nous sert de Guide & d'Apui. Que si avant que de se déterminer la Prudence a su prévoir tout ce que le Caprice peut lui opposer & s'assurer des remèdes proportionés aux inconvéniens prévûs, vous m'avouerez, Monsieur, qu'elle peut alors se promettre un heureux succès, & que rien ne l'empêche de mettre utilement en œuvre ce qu'elle a si sagement projeté. Cette Maxime, si elle est vraie, doit vous rassurer sur les craintes que l'Amitié vous inspire pour la Personne en faveur de qui vous vous intéressez. La saine Politique a les démonstrations, aussi bien que la saine Philosophie ; les Sillogismes de Conduite ont les mêmes Principes que ceux de Raisonnement. En un mot, *Monsieur*, S. E. s'est conduite dans cette affaire come elle le devoit : Un plus grand succès ne dépendoit pas d'Elle ; les intentions étoient droites : Elle n'avoit pas moins à cœur les intérêts de vôtre Nation, que ceux du Roi son Maître ; les Evénemens sont aisés à critiquer, quand on juge après coup.

&

& pièce à pièce. Pour bien juger d'une Négociation importante & délicate, il faut l'envisager dans toute son étendue & de tous les côtés ; il faut examiner quels sont les ressorts qu'il a fallu mouvoir & quels sont les obstacles qu'il a fallu surmonter. Un habile Négociateur ne se rebute point par les difficultés ; mais il fait s'arrêter quand il ne peut aller plus loin ; ne pouvant tout obtenir, il croit avoir beaucoup gagné, quand il a aquis la moitié de ce qu'il demande.

Madame la Marquise du Luc est accouchée d'une Fille, ainsi voila une Héritière dans la Maison de *Vintimille* ; mais elle a couté bien cher à sa Mere ; nous avons crû la perdre & S. E. est encore fort alarmée. La bonté du Cœur est souvent un présent bien funeste ; elle nous fait sentir les maux d'autrui aussi vivement que les nôtres propres : Ceux qui ont moins de délicatesse & de sentiment trouvent des ressources, que ceux qui ont le Cœur tendre ne connoissent point. La Philosophie est admirable dans la spéculation, mais, en vérité, j'éprouve par moi-même toute son impuissance à calmer les douleurs quand elles sont aussi justes que celles que nous ressentons. C'est du moins une consolation de les pouvoir répandre dans le sein

d'un Ami sage & généreux ; je vous regarde, *Monsieur*, come tel & S. E. est dans les mêmes sentimens. J'aurai l'honneur de la suivre à *Vienne* & de vous informer du jour de nôtre départ & de nôtre arrivée. Si la distance ne nous permet pas un Commerce aussi suivi qu'il a été ici, l'Amitié n'en sera pas moins ardente, à s'acquitter de ses devoirs ; la mienne étant d'une nature à ne se démentir jamais.

Sive per fyrtes iter æstivas
Sive facturus per in hospitalem
Caucasum,

Je trouve, *Monsieur*, que vous avez très bien fait, & que vous avez agi en Homme sage & éclairé, en ne faisant aucun reproche à Mr. de *Bouffan* sur son changement de Religion. Les reproches n'auroient fait que l'aigrir. S'il a changé par intérêt, il ne seroit pas assés honête Homme pour se rendre à la Vérité, quand on auroit le bonheur de la lui montrer. Et s'il a changé par principes & par conoissances, pourroit-il se résoudre à renoncer à des Dogmes auxquels sa Conscience rend témoignage ? Il seroit à souhaiter qu'on n'embrassât jamais une Religion sans l'avoir bien étudiée & sans avoir résolu de la pratiquer.

Il vient d'arriver une chose qui a occupé

pé le Conseil & intéressé le Public. Un
 jeune Home étant allé à la Chasse entra par
 un trou qu'il trouva à la Haïe, dans une
 Vigne qui n'étoit pas tout à fait vendan-
 gée. Le Vigneron lui ordona fort gros-
 sièrement de se retirer, le Chasseur répon-
 dit qu'il ne faisoit aucun mal, qu'il n'avoit
 point de Chien, & qu'il étoit lui même
 témoin qu'il n'avoit point pris de Raisins. Le
 Vigneron qui vendangeoit actuellement, pa-
 rût se contenter de ces raisons. Il alla
 porter sa Charge au Pressoir, mais aperce-
 vant encore le même Home, il le mena-
 ça, s'il ne sortoit promptement, de lui ôter
 son Fusil. Le Chasseur repliqua qu'il l'en
 empêcheroit bien, & que s'il aprochoit
 dans ce dessein, il lui en mettroit la bour-
 re dans le Ventre. Tout en parlant, il se
 retiroit par le sentier, que le Vigneron lui
 avoit indiqué; mais celui ci vint à lui, en
 le menaçant, & saisissant le bout du Fu-
 sil, il fit ses efforts pour le lui arracher: Il
 le frapa même plusieurs fois; le Chasseur
 se défendoit, & dans cette espèce de lute,
 le Fusil partit, on ne fait comment, & le
 Vigneron fût blessé à mort.

Le Chasseur aiant été conduit en prison
 & les informations étant faites, elles se sont
 trouvées contradictoires & fort incertaines;
 les unes le chargeant beaucoup, come
 N n 4 aiant

aïant tiré volontairement sur le Païſan; les autres étant entièrement à ſa décharge, & faiſant regarder le coup de Fuſil come un coup fortuit ocaſionné par les violences & les mouvemens du Vigneron, Dans cette incertitude les Juges ont pris un ſage milieu, & come il y a un Corps de délit; quoi que ceci ne puiſſe pas être regardé come un Meurtre volontaire, ils ont condamné le Coupable à dix ans de Baniffement, Caſſation de Bourgeoifie; & à tous les Dépens.

Je vous demande à préſent, *Monſieur*, ce que doit faire un honête Home, qui tirant aux petis Oiſeaux dans le Fond d'autrui, mais ſans y faire aucun dommage, ſe voit inſulté & aſſailli par un Manant, qui menace de le déſarmer & qui peut ſe ſervir de ſon propre Fuſil pour le bleſſer ou même pour le tuer. Quel eſt l'Home qui aura aſſez de ſang froid & de patience pour ſouffrir un pareil affront, étant en état de ſe défendre? Dure extrémité de ſe trouver réduit ou à commettre une lacheté, en rendant ſes Armes, ou à s'expoſer à tuer un Home & à ſubir la peine de ce Crime! Auffi eſt-il défendu expreſſément, en *France*, aux Gardes Chaffe, de déſarmer perſone; mais on punit très ſévèrement les

Chaf.

Chasseurs, lors qu'ils sont dénoncés & qu'ils ont refusé de se retirer.

Au reste, *Monsieur*, je suis bien aise que mes Sentimens sur les *Francs-Maçons* soient conformes aux vôtres; le suffrage d'une Personne aussi éclairée que vous l'êtes, ne peut faire que beaucoup de plaisir. On ne fait en vérité qu'on sont les plus téméraires, ou ceux de cette Société qui imposent le Serment, sans en avoir le droit, ou ceux qui font ce Serment sans en conoitre la force & l'étendue. L'Empereur TRAJAN auroit été bien opposé à ces sortes d'Associations, lui qui ne voulut pas permettre à *Plin le Jeune*, d'établir une Confrairie de 150. Charpentiers, pour les emploier à courir au Feu dès qu'il y auroit quelque Incendie. Je suis &c.

Solennelle le 11. Mars 1715.





LETTRE

tres bien raisonnée.

A Monsieur Thomas Gordon, à l'occasion de
ses Lettres sur le Meurtre de César, insérées
dans les Journaux de Mai & de Juil-
let 1744.

MONSIEUR,

IL faut avouer que le Dialogue entre *Guillaume Tell* & *Jules César*, qui a paru dans le Journal Hélvétique, avoit des raisons bien plausibles pour justifier le Meurtre de César. En le lisant, il me charma tellement que je doutai que l'on pût rien y opposer de solide. Mais la lecture de vos Lettres sur le même sujet, dont on a donné la Traduction dans les Journaux des Mois de Mai & de Juillet m'a fait faire bien des Réflexions. Il me semble que vous vous y éforcés d'y soutenir beaucoup au delà de ce que l'on peut faire par de bones raisons. Vous ne vous contentez pas d'excuser l'Action de *Brutus*, qui a été jusques ici presque généralement détestée ; mais vous voulez encore la faire passer pour héroïque. Ce que d'autres ont eu peine tout au plus de disculper, vous
le

le peignez come loüable. J'espère que vous ne vous ofenserez pas, Monsieur, si je présente au Public les Réflexions qui m'engagent à embrasser une Opinion oposée à la vôtre, dans une Matière qui nous est indifférente à l'un & à l'autre. Je crois cependant mes Réflexions d'autant mieux fondées que je ne me suis pas livré aveuglément à défendre une Cause sous avoir bien pesé ce qu'il y a de bon & de mauvais.

Avant que d'ataquer *Brutus* par d'autres Considérations, il est bon que je dissipe l'idée que vous donnez de *César*, en le faisant envisager à vos Lecteurs come un Rebelle, qui ataquas sa Patrie, poussé uniquement par son Ambition démesurée. Faisons en peu de mots le récit du commencement de la Guerre civile, & il paroitra de là si *César* est aculé justement d'un tel Crime.

César après avoir subjugué les *Gaules* avec des peines, & des travaux infinis, après avoir rendu Tributaires les *Gaules Britanniques*, après avoir doné l'épouvante à d'autres Ennemis de la République, s'avance vers les Frontières de l'*Italie*. Il demande qu'on lui confère pour récompense le Consulat & qu'on lui prolonge le Commandement de son Armée. Y a-t'il rien ici qui sente la Rebellion ? Et comment est ce

ce que l'on y répond à Rome ? *Marcelle* & *Lentulus* s'y opposent de toutes leurs forces. Ils acablent d'injures ceux que *César* avoit nouvellement fait bourgeois de Rome. Une partie du Sénat leur applaudit , & l'autre ne s'y oppose point. *Pompée* pendant tout cela brigue la Dictature, qu'il fait semblant, devant le Peuple d'abhorer. *César* qui avoit sans contredit lieu de se plaindre amèrement du procédé de les Combourgeois , se rend & déclare qu'il est prêt de mettre bas les Armes , de se rendre à Rome, & d'y attendre en simple Particulier quelque faveur, pourvû que *Pompée*, dont il avoit tout à craindre, * fasse la même chose. Cette proposition équitable & modérée fut bien éloignée de produire l'effet que l'on en devoit attendre naturellement. Il ne fut point parlé de *Pompée*, ni de son Armée. On cria qu'il ne falloit point traiter avec *César*; qu'il falloit y aller la force en main, come contre un Brigand. De quel côté est maintenant la faute ? Est ce de celui de *César*, qui ne s'étoit servi encore d'aucun moïen violent pour parvenir à son but ? Ou faut-il l'attribuer à ceux qui traitoient de Rebelle un Citoïen que les Services pour la Patrie avoient couvert de Lauriers, & qui au risque de leur Liberté,

ar-

* Dis Cassius Libr. XLI. de Bello Civili.

armoient le bras de son Rival uniquement pour le terrasser?

Un tel traitement n'est excusable en aucune manière. N'y a-t-il pas des Devoirs que la Patrie doit observer envers chaque Particulier, come il y en a des Particuliers envers la Patrie? *Cicéron* lui même, qui en d'autres occasions avoit souvent traversé les vûes de *César*, sentit ici l'outrage qu'on lui faisoit: Aussi tâcha-il de rendre *Pompée* & le Consul *Lentulus*, qui dirigeoient tout à *Rome*, plus équitables. Mais en vain. La chose étoit conclüe. *César* alloit être opprimé, s'il ne passoit le Rubicon avec quelque peu de ses Troupes, pour obtenir par la peur & par la consternation ce qu'il n'avoit pû obtenir par la douceur & par l'humiliation. C'est ici que l'on dira que *César* auroit dû imiter un *Camille* & d'autres Grands Homes, qui indignement traités de leurs Concitoyens, ne s'étoient point laissés emporter à des mouvemens de colère & de vengeance, mais qui au contraire avoient pris le parti de la modération & de la patience dans un Exil dur & presque insupportable. Outre que de tels exemples ne servent point de règle, & que l'on peut ne pas franchir les limites de son Devoir, sans atteindre à ce degré de remonciation à soi-même, *César* ne se montra pas come

un Ennemi, en entrant à *Rome*. Il la pacifia & calma le trouble où il l'avoit trou-
vée. La fuite seule de *Pompée* & d'un bon
nombre de Sénateurs dona à son arrivée
un air d'hostilité & d'irruption.

César non content des ofres qu'il avoit
déjà fait pour éviter une funeste Guerre,
solicita de nouveau un acomodement avec
Pompée : Car c'étoit à lui qu'il falloit s'adres-
ser quand on vouloit traiter d'affaires publi-
ques. Est ce donc ici la Conduite d'un
Rebelle ? Est-ce aspirer au Gouvernement,
à la Tirannie, que de vouloir entrer dans
ses premières limites, pendant que l'on se
voit Maître de la Capitale de l'Empire ?
Qui a jamais nommé *Coriolan*, Traître,
Tiran, Rebelle, parce qu'un juste desir de
vengeance l'incita à bloquer sa Patrie in-
grate & à la porter jusqu'à l'extrémité ?
Qui peut donner avec justice ces beaux ti-
tres à *César*, qui y entra en demandant la
Paix ? Enfin après bien des tentatives inu-
tiles, après qu'il vit que l'aigreur du Parti
de *Pompée* croissoit à mesure qu'il souhai-
toit la réconciliation, il ne conquist l'Italie,
il ne se maintint dans son Pouvoir, il ne gar-
da ses Troupes, que pour se conserver les
moïens de se défendre contre une ruine
inévitale.

Mais supposons, *Monsieur*, que tous ces
tal-

raisonnemens , qui sont pourtant tirés immédiatement de faits attestés ; supposons , que tous ces raisonnemens soient frivoles , je pourrois les sacrifier , sans que vôtre Cause y gagnât beaucoup , puis que celle de *César* est soutenuë de tous côtés. Si *César* a été un Rebelle, jamais il n'y en eût qui procura plus d'avantages à un Etat , 'qui le combla plus de Gloire , qui pourvût mieux à son repos & au bien des Particuliers. Et conséquemment il n'y eût jamais d'Assassin qui fit plus de tort à la félicité publique que *Brutus*. Point de procédés barbares sous *César* ; très peu de Proscriptions. Il suffisoit d'être malheureux , come vous le lui faites dire vous même , pour devenir son Ami ; & on ne sauroit disconvenir qu'il y a très peu de Souverains qui méritent mieux l'affection de leurs Sujets que *César*. Mais vous tâchez , *Monsieur*, de tourner contre lui, la Bonté même, quand vous dites : *César avoit trouvé une si grande horreur dans le Peuple Romain , pour les sanglans moyens que Marius , Sylla , & Cinna avoient employez ; il trouvoit l'Empire si énervé par tant de Proscriptions & de Massacres , qu'il crût , qu'il étoit de son Interêt d'établir sa nouvelle Puissance par d'autres moyens , & de se concilier les Esprits par une fausse & hypocrite aparence de Clémence , en n'ajoutant*

que

que la Saignée aux anciennes Blessures qu'il avoit faites pour soutenir son Usurpation. César, ce Destructeur & cet Usurpateur, qui avoit massacré des millions d'Hommes, & qui avoit ravagé le Genre Humain, n'avoit d'autre compassion qu'une compassion politique & trompeuse; & ceux qui connoissent l'Histoire Romaine n'en peuvent douter. Brutus étoit l'Homme de Rome le plus respecté & le plus populaire; le Tiran habilement en vouloit faire son Ami & ajouter une manière de sainteté à une mauvaise Cause. Si cela étoit ainsi, Monsieur, en vérité Brutus auroit bien abusé César, qui lui croïoit un Cœur bien fait & généreux. Mais le contraire paroît clairement par toute la Vie de César & par les témoignages des Auteurs de son tems. Qui soutiendra, que la Grace qu'il fit à Brutus en particulier ne fut qu'un trait de Politique? Pardonner un Ennemi dans la chaleur d'une Bataille, le chercher pour cela, se réjouir à sa rencontre; ce sont là des marques qui font voir un grand fond de Bonté. Malgré les fréquens avis qu'on donna dans la suite à César, que Brutus formoit une Conspiration; malgré qu'il dit quelquefois à ses Amis, qu'il ne se fioit point à ce pâle & décharné Brutus *, il lui con-

* DE'DOIKΑ ΤΟΥΣ ΟΚΡΟΥΣ ΚΑΙ ΕΡΤΟΥΣ Ε'ΚΕΙΝΟΥΣ. *Plut. in Cæs.*

continua toujours ses faveurs. Supposons que ce fût par politique; elle auroit été très mauvaise. Et en effet *César* ne consulta pas son intérêt, en laissant vivre un Homme de l'ingratitude duquel il étoit persuadé, & qui se moqueroit de tous les bienfaits. Il faut par conséquent en chercher la raison dans son bon naturel, & si on vouloit sur un simple soupçon, en disputer la Gloire à *César*, on pourroit aussi porter le même jugement d'une infinité d'Actes de Magnanimité que l'on attribue aux plus Grands Hommes.

Pour ce qui concerne les 1192000. Hommes que *César* fit périr, il est bon de remarquer, après *Plutarque*, qu'il y en avoit plus d'un million d'entre les Ennemis les plus acharnés & les plus irréconciliables de la République. Les Massacres qu'il fit dans les *Gaules* sur tout étoient effroyables; mais ni le Peuple, ni le Sénat ne pensèrent jamais à désapprouver cette Conduite, ni ne donèrent à *Brutus* aucune Commission de Pein punir.

A son avènement à la Dictature, il sembloit que les fondemens de la Monarchie Romaine, que les Guerres entre *Cinna*, *Marius*, *Silla*, & *Sertorius* avoient ébranlés, alloient être rafermis, & si sa grandeur fut fatale à quelqu'un, ce ne fut qu'aux

Parthes & à d'autres qui pensoient profiter du Désordre général. Que n'ôtoient donc point les Conjurez à leur Patrie ? Que de confusion ne lui en revint-il pas ? Si *Brutus* avoit laissé *César* dans la tranquille possession de son Pouvoir , celui-ci auroit ; Ou abdiqué la Dictature , comme fit *Silla*, & alors on n'auroit sù assez le louer ; Ou bien il auroit transféré paisiblement l'administration des Affaires à son Parent *Octave* : Dans ce cas là , il y a toute aparence , que tant de Sang répandu sous le dernier Triumvirat , que *Cicéron* , en particulier, & qu'un grand nombre de dignes Romains auroient été épargnés.

Brutus conspira contre *César* , pour regagner la Liberté , qui a peut-être fleuri autant sous *César* que sous plusieurs Consuls précédents. Mais pouvoit-on concevoir que cette Ambition , que cet Esprit de Factions , qui est incompatible avec la vraie Liberté , & qui s'étoit glissé dans le Cœur de tous les Grands , s'éteindroit par quelques coups portés à *César* ? Pouvoit-on présumer , que tant d'autres qui n'étoient pas moins avides de régner que *César* seroient tellement éfraïez de sa chute , qu'ils ne songeroient plus qu'à se soumettre à l'ancienne égalité ? Jamais de telles dispositions dans les Esprits ne sont déracinées ,
que

que par des changemens essentiels dans un
 Etat. *Brutus* auroit mieux servi sa Patrie ,
 si après avoir bien considéré les suites né-
 cessaires de son Entreprise , il l'eut laissé
 jouir des biens certains & présens , sans
 aller courir par un chemin plein de préci-
 pices après des Avantages , partie imaginai-
 res , partie très incertains. Suivant le té-
 moignage de plusieurs Auteurs * , le Gou-
 vernement populaire étoit incompatible avec
 le Génie des Romains de ce tems là , &
 avec les dehors de l'Etat. Un tel Gouver-
 nement veut absolument de la simplicité ,
 peu de Richesses , & de médiocres Con-
 quêtes. Le Luxe & la Jalousie , qui sont
 des suites inévitables de la Grandeur & de
 l'Opulence , ne manquent jamais de ren-
 verser une certaine égalité , sans laquelle
 les suffrages libres ne sauroient subsister.
 Que voit-on à *Rome* dans le période dont
 il s'agit ? Le contraire de ce qu'il falloit
 pour qu'elle se maintint libre. Ne parlons
 pas de ses Trésors , dont elle vît entrer
 dans son sein , en un seul Triomphe , plus
 que l'on n'en trouve chez des Rois. Les
 Grands s'entredisputoient les *Plebeïens* , &
 ceux qui les païoient le mieux s'en servoient
 come des Esclaves. De tels abus étoient

* Seneca de benef Libr. 2. entre autres

regardés à *Sparte* come des attentats à la Liberté, & *Agéfilas*, qui se borna à faire du Bien aux Bourgeois fût mis à l'Amende *. Mais cela se pratiquoit impunément à *Rome*. De là la désunion entre les plus Puissans, qui éleva cent Compétiteurs contre *César*; mais moins fermes, moins intrigans & moins heureux que lui. Plusieurs de ceux qui ne prenoient à cœur que l'interêt de la République, souhaitoient que les Affaires se réunissent sous un seul, qui eût assez d'Autorité pour rendre à la Ville le Calme dont elle avoit besoin **. Je tire de ces Réflexions là une conséquence, qui me paroît juste : C'est que *César*, aiant procuré si heureusement tous ces Avantages à sa Patrie, la Conspiration formée contre lui étoit un grand mal, puis qu'elle tendoit à replonger la République dans les premiers désordres.

Que remarque t'on ordinairement après la Mort d'un injuste Usurpateur, qui n'a connu d'autres Loix que son Ambition & son bon plaisir ? Le Peuple délivré de toute gêne maudit sa mémoire & donne effort dans ce moment à ce qu'il a été contraint de dissimuler durant le cours de sa Tyrannie. La Mort de *César* eût des suites toutes contraires. On vit les Romains charmés au pré-

* Plut. in Agel.

** Plut. in Cæ.

premier moment, du pas qu'ils faisoient vers la Liberté; puis ils changèrent tout d'un coup quand ils réfléchirent que *Brutus* ne leur annonçoit qu'une vaine chimère. Ils commencerent à regretter amèrement *César*, & à marquer toute leur indignation contre les Conjurez qui avoient assassiné celui à qui l'Etat devoit beaucoup de son lustre, & qui ne s'étoit servi de son Autorité que pour répandre des bienfaits & pour assurer le Repos public. De telles marques d'affection se donnent elles aux Tyrans qui ont opprimé les Peuples ?

Come je ne voudrois jamais mettre sur le compte de *César* la douceur & l'équité d'un *Titus* & d'un *Trajan*, il ne me paroît pas convenable non plus qu'on lui impute la méchanceté d'autres Empereurs ses Successeurs. Il n'est responsable ni des uns ni des autres. Si Rome souffrit sous un *Néron* & sous un *Domitien*, le Fondateur de la Monarchie n'en fut pas moins un bon Prince. *Cirus* sera toujours en exemple aux Souverains, & son Fils *Cambise*, qui régna sur les Perses en vrai Tyran, ne fait que relever les Vertus de son Père. Rome reconnoissoit toujours les bienfaits de ses premiers Rois, même dans le tems que l'insolence des *Tarquins* lui devint insupportable. Les Gouvernemens Monarchiques sont sujets à de telles vicissitudes, & co-

me quelque fois la Justice, le Repos, & tous les Biens y abondent; aussi les Sujets souffrent quelquefois de l'Ambition démesurée du Monarque.

Voilà, *Monsieur*, les raisons pour lesquelles le Meurtre de *César* me paroît blâmable au dernier degré. Je vais présentement faire voir que *Brutus* a flétri par là entièrement la Gloire qu'il s'étoit acquise d'ailleurs à si juste titre. Considérez seulement ce qu'il fit de concert avec les Conjurez, pour rendre odieux au Sénat & au Peuple celui à qui ils portoient envie. Ils se virent réduits à le charger de Crimes qu'il abhorroit. Ils le nommèrent en public Roi des Romains, sentant bien, que le nom de Dictateur, dont on lui avoit conféré la Dignité & auquel on étoit accoutumé, ne souleveroit point le Peuple. Ils lui offrirent des Couronnes * en pleine Assemblée, afin de le peindre dans les yeux de la multitude aussi noir & aussi haïssable qu'ils le pouvoient. *César* étoit debonaire; & ils tâchèrent de le corrompre, pour qu'il méritât le Coup qu'ils vouloient lui porter. Est-ce là se conduire généreusement? Sont-ce là des traits d'une Grandeur d'Âme, dont *Brutus*, *Cassius* & d'autres Conjurés se piquoient?

Quand vous vous faites, *Monsieur*, l'Ob-
 * Plut. & Dion Cass.

jection que *César* avoit comblé de bienfaits son Affassin *Brutus* ; qu'il lui avoit conféré des Charges & des Honeurs, vous répondez que tout cela ne lui appartenoit point ; qu'il étoit *rapti largitor*. Mais j'espère que vous ne direz pas cela de la Vie & de la Liberté qu'il lui acorda si généreusement dans une Guerre où *César* ne se tenoit encore que sur la défensive. *Pompeé* & ceux qui entroient dans ses vûes étoient les Agresseurs, & ils appartenoient tous entièrement & de droit à leur Vainqueur. *Brutus* par conséquent étoit redevable de la Vie à *César*, & il ne pouvoit attaquer celle de son Bienfaiteur, sans commettre une noire ingratitude. Quel que soit un Ennemi caché ou déclaré, de quelle nature que vous le supposiez, on peut soutenir avec *Grotius* & plusieurs Anciens, que le Droit naturel demande, que nous lui gardions la foi, & que nous ne nous écartions pas de nos obligations.

Telles sont, *Monsieur*, mes raisons contre le Meurtre de *César*. Je me suis contenté de les proposer sans citer les vôtres ni les réfuter. C'est au Lecteur sensé à juger des unes & des autres. Il ne me reste qu'à vous assurer que je suis. &c.

BERNE.

D. H.



DISSERTATION,

*Prononcée à Yevai, sur le but d'une Société
de Gens de Lettres.*

MESSIEURS,

Vous m'avez prescrit la Matière de ce Discours, & je dois vous le donner à examiner aujourd'hui que j'ai l'honneur de paroître pour la première fois dans votre Société. Je ne puis mieux comencer qu'en vous remerciant très humblement de la grâce que vous m'avez faite de m'inviter à être Membre de cette Assemblée. Un des buts d'une Société de Gens de Lettres raisonnables est sans doute, *que les plus jeunes & les plus foibles puissent profiter des lumières de ceux qui en ont plus qu'eux.* Penetré, Messieurs, de la plus vive reconnoissance, je sens avec plaisir que votre Société, toute bonne & toute charitable envers moi, se procure en m'en recevant Membre une occasion de parvenir au but dont j'ai parlé.

Mais ce but est il le seul qu'une Société puisse se proposer, & n'en a-viez vous point ci devant? L'examen de cette Ques-
tion

tion doit être le sujet de quelques Réflexions que nous allons faire ici.

Tant éclairés que vous soïés, vôtre grand but étoit, je pense, aussi bien que dans vos autres manières d'étudier *de croître encore en lumieres, afin de pouvoir mieux procurer dans la suite l'avancement de la Gloire de Dieu, & d'être plus utiles à vous mêmes & aux autres Homes.* Il s'agit de savoir si une Societé de Gens de Lettres n'auroit point quelques utilités particulières, quelques buts subaternes qui tendissent aux unes ou aux autres de ces fins.

1. Elle peut servir d'abord pour *l'Union des Cœurs*, pour entretenir cette Amitié que la Religion recomande & qui édifie si fort le Peuple, quand on la voit régner entre les Theologiens. C'est de cet Ordre de Gens de Lettres que vôtre Societé est composée. Il est assés clair qu'il y aura beaucoup moins de liaison, si on ne contere jamais ensemble.

2. Et come les Taens des Homes sont différents, plusieurs Persones peuvent être *réiproquement utiles* les unes aux autres par cette difference même. L'on remarque dans l'un une merveilleuse justesse d'Esprit, dans un autre une grande pénétration, & dans un troisieme un Stile épuré. L'un a du tour & de la délicatesse, il peint d'après Nature

ce qu'il pense ; un autre a de la Littérature & de la Mémoire, jointe à un Jugement, qui ne lui fait citer qu'à propos les plus beaux endroits des Ouvrages qu'il a lû. L'un a plus d'Etude, mais il est moins méthodique & plus obscur ; un autre a moins de Fond, mais il range mieux un Discours ; un troisième déclame bien ; il a de la grâce dans son geste, & parce qu'il y a de naturel dans la variation de sa voix, il s'attire une attention favorable. Peu de Gens ont tous ces Talens, aussi voyons nous peu de parfaits Ecrivains, de parfaits Orateurs ; mais unissant ces différentes personnes, elles tendront toutes à la perfection. C'est ainsi que l'Homme est fait, chacun sera porté à imiter ce qu'il approuvera dans les autres. Pour que cette communication se fasse mieux, je les suppose tous éloignés de l'envie, de cette jalousie détestable qui les empêcheroit de souhaiter que les autres Membres de la Société les égalassent ou les surpassassent même : Je leur suppose un bon Cœur, du Goût, & une grande ardeur à faire des progrès.

3. Et dans l'Etude du même Sujet qu'on aura médité chacun à part, une Société aura ses utilités. 1^o. On *aprofondira mieux ce Sujet*, en s'en entretenant ensemble ; la différence du tour d'esprit, de l'humeur, du
tem-

temperamment fera que chacun aura confidéré fon Sujet fous une face différente & y aura découvert quelque chofe qui aura échappé peut-être à tous les autres : On fe communiquera donc dans l'Affemblée ces nouvelles penfées particulières à chacun & la Matière fera fans doute mieux épuifée.

2°. Outre cela, qui ne fait que l'Homme peut très facilement tomber dans l'Erreur, & que quelqu'un des Membres de la Société en auroit pû prendre la route, dans laquelle peut-être il fe feroit toujours plus avancé, en faifant feul les Etudes; il fe feroit même aplaudi dans le progrès de fes conoiffances fauffes; il peut lui arriver de bâtir fur un principe faux, ou de tirer des conféquences juftes d'une première conféquence mal tirée. Mais il ne fe peut guères que plufieurs Perfonnes tombent dans la même Erreur, s'ils étudient d'une manière défintereffée un Sujet qui foit à leur portée. La Retraite, a-t-on dit, a fait bien des entêtés; mais ici chacun s'acoutumera à revenir de fes Erreurs, à changer de Sentimens, quand il eft à propos de le faire. Une Société nous fera donc *arriver plus sûrement* à la conoiffance du Vrai, elle fera tomber des préjugés, elle acoutumera aux Objections.

4. *On s'anime au Travail*, en s'obligeant réciproquement à se rendre compte de ses Etudes; on se pique d'honneur, s'il faut ainsi dire, d'autant plus qu'on regarde les autres Membres de la Société, non come des Maitres Pedans, qui vous tiennent sous la férule; mais come des Amis qu'on chérit; on auroit honte de leur avouër sa paresse. L'Homme a besoin de ce secours pour travailler; il est en partie Machine, & les Passions ne le conduisent que trop; mais il est des moïens de les tourner du bon côté, d'aider à l'Homme par là à se tirer de l'indolence, & d'interessier légitimement son honneur ou sa gloire. Tel est le moïen dont nous parlons, *une Société*.

5. Ajoutés que la Compagnie peut donner à *l'Etude un air de gaieté*, que tout le monde n'y trouveroit pas sans cela, & disposer par là chacun à se faire un plaisir de rentrer dans son Cabinet, auquel on doit donner plus de tems qu'à la Société, si l'on veut faire des Etudes solides, approfondir les Sujets, & se rendre propres les Matières. Dans l'Assemblée même on ne s'exerce pas tant à la Méditation, come à *exprimer clairement & convenablement* ce que l'on fait; ce qui est alors une preuve qu'on le fait bien.

Voi-

DECEMBRE 1744. 581

Voilà , *Messieurs* , l'abrégé des Réflexions que j'ai faites sur le but des Sociétés , dès le jour que vous m'avez prescrit cette Matière. Je finis come j'ai comencé , en vous remerciant encore , & en souhaitant de tout mon Cœur , que tout ce que la Societé entreprendra & d'utile & de beau réussisse selon vos vœux & les miens.

LAUSANNE

D. G. T.



MADRIGAL

A M^{lle}. D***

Puisque ma Muse a pû vous plaire,
Et que vous consentez à l'entendre parler,
A quoi bon vous faire un Ministre
De ce que , sans souffrir , je ne puis plus céler.
Mon Cœur , Aimable Iris , en seroit la victime ,
Et mon hommage légitime
Perdroit la moitié de son prix.
Oui , je vous aime , IRIS , & j'ose vous le dire ,
Insensible , autrefois , aujourd'hui je soupire .
C'est de vos rares dons que je me sens épris ,
C'est par là qu'à mes vœux vous serez toujours chère ;
Mais , mon Cœur demande , à son tour ,
De vôtre part , un doux retour ,
Voulez-vous bien que je l'espère ?

STAN-



STANCES

A la même.

Hier, lors que je vous dis, que mon Cœur vous adoré,
 Que j'espérois aussi l'aveu de vôtre Cœur :
 IRIS, en repondant; il faut attendre encore,
 Vous satisfites peu mes soins & mon ardeur.

Il faut attendre encore!.. Eh, que faut il attendre!
 Ce que le Cœur ressent ne peut il l'exprimer?
 Hélas! dites plutôt que vous n'êtes point rendre,
 Si vous cherchez, IRIS, vôtre tems pour aimer.

Mais. non, de vôtre Cœur j'entrevois la Maxime,
 Avant que d'en venir au tendre mot d'Amour,
 J'ai dû me contenter du seul terme d'Estime....
 Et bien celui d'Amour, quand aura-t-il son tour?



AUTRE MADRIGAL.

D'Un Baiser plein d'atraits Iris
 M'a laissé goûter tout le prix.
 Mon Amour, à chaque instant, repassé
 Sur ce moment si fortuné,
 Qui m'en fit obtenir la grace,
 Malgré son refus obstiné.
 Je ne l'avois que trop gagné,
 Par un long & cruel martyre :
 Mais aussi, je ne saurois dire
 S'il fut pris, ou s'il fut donné.

ENIG-



E N I G M E.

JE suis, dit-on, un Mal, mais de fort bon augure.
Ma première Visite attire un Compliment,
A l'Hôte que je viens de mettre à la torture.
Pour lui, d'un Oeil baissé, se plaint amèrement.
Je me loge chez lui toujours en Souverain :
Le Poste qui me plaît, il faut me le céder.
On a beau tempêter, me traiter d'inhumaine,
Pour me faite obéir, je n'ai qu'à commander.
Pour fléchir ma rigueur, tout le monde s'empresse,
Parens, Voisins, Amis, tous viennent me prier
De vouloir ménager mon Hôte ou mon Hôtesse.
Trop de soins m'irritent, bien loin de m'apaiser.
Rien ne sauroit fixer mon humeur vagabonde,
Du Logis je parcours tous les Apartemens.
Je verse dans chacun le poison dont j'abonde,
Et je puis y laisser de tristes Monumens.
Contre moi n'osant pas exhaler sa colère,
Mon Hôte, hors de lui, s'en prend à l'Innocent.
Les Discours emportés que sa bile profère
Font trembler l'Epouse, le Valet & l'Enfant.
Quand je loge au rez-pied, la crainte est modérée,
Mais dès que l'on me voit monter rapidement,
La frayeur redouble. La Maison éplorée
Craint de choisis, au plutôt, du faite au fondement.
Après mon prompt départ, mon Hôte qui soupire,
Me voit-il déloger? O quel ravissement!
Mais pour l'épouvanter & l'empêcher de rire,
Je lui dis, Mon Ami, je sors pour un moment.

T A B L E.

R eflexion sur ce qui fait la Perfection de l'Homme.	491
Lettre aux Editeurs sur la Lettre à M ^{lle} Marianne S***	516
La Nouvelle Des-Houlière.	528
La Nouvelle Sévigné.	529
Lettre à Mr. Barthelèmi Du Voisin.	530
Autre Lettre au même.	538
Considération sur le Jour de Pâque.	541
Réponse d'un Cath. Romain à un Endroit de la Lettre sur le Camp de Galba.	548
Lettre de Mr. Rousseau à Mr. D. C.	552
Lettre à Mr. Thomas Gordon sur le Meur- tre de César.	562
Dissertation sur le but d'une Société de Gens de Lettres.	576
Madrigal à M ^{lle} D***	581
Stances à la même.	582
Autre Madrigal.	582
Enigme.	583



ERATA de Novembre.

P. 468. Lises ainsi le Vers 3me.

Heureux à mon travail, mes soins, mon industrie





dans cet *usage* qu'il trouve son Bonheur *corporel*. Un Home, par exemple, qui a de bons yeux, voit avec plaisir une belle Peinture, un beau Portrait, un beau Paisage &c. Aiant les oreilles bones; il se fait un plaisir d'entendre un beau Concert, une excellente Musique. Aiant de bons piez; il se fait un plaisir de marcher & de se transporter par tout où les affaires l'appellent. Et ainsi du reste. Il est donc vrai qu'un *usage convenable* de ses *facultez corporelles* fait son Bonheur *corporel*.

5. On voit déjà par cette considération, combien sont coupables & contre Dieu & contr'eux mêmes, ceux qui ruinent leur constitution par leurs débauches. Au lieu de conserver & de perfectionner leurs facultez corporelles, ils les détruisent par le mauvais usage qu'ils en font, & travaillent eux-mêmes à se rendre malheureux. On peut leur associer ceux qui par une Vie molle & éfeminée, énervent eux-mêmes leur Corps, & se rendent incapables de supporter la moindre fatigue & la moindre incomodité. Ces gens là, à force de vouloir travailler à la conservation & à la perfection de leur Corps, le rendent réellement très imparfait. Je ne m'étens pas d'avantage sur ce sujet. Je passe à ce que j'ai à dire de l'*Ame*.